

à la Société

ÉLOGE
DE
HENRI FOUQUET.

ÉLOGE

DE

HENRI FOUQUET,

Prononcé dans la Séance publique de l'École de Médecine de Montpellier, le 11 Novembre 1807,

Par Charles-Louis DUMAS,

Directeur de l'École de Médecine de Montpellier; Professeur d'Anatomie et de Physiologie, et Professeur de Clinique de perfectionnement dans la même École; Médecin de l'Hospice pour le traitement des maladies chroniques; Commissaire-Président des Juris de Médecine; de l'Institut national de France; de la Société philomatique; du Collége Royal des Médecins de Stockholm; l'un des Associés nationaux de la Société des Professeurs de l'École de Médecine de Paris; etc. etc.



A Montpellier, chez G. IZAR, Imprimeur de l'École de Médecine.

1807.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
LE PRINCE CAMBACÉRÈS,
ARCHI-CHANCELIER DE L'EMPIRE,
GRAND-CORDON DE LA LÉGION D'HONNEUR,

ET GRAND-CROIX DES ORDRES DE L'AIGLE NOIR ET DE L'AIGLE ROUGE DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

En assistant à la Séance solennelle où je prononçai l'Éloge que j'ai l'honneur d'offrir à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *vous avez jeté le plus grand éclat sur l'objet de mon travail. En acceptant la Dédicace de*

cet écrit, vous avez voulu que le panégyriste d'un homme célèbre, trouvât lui-même dans votre suffrage des titres de célébrité. Un Discours que vous avez jugé digne de paraître sous vos auspices, ne peut manquer d'honorer la mémoire du Savant Professeur à qui je l'ai consacré ; et lorsque vous m'avez permis d'ajouter ce nouveau motif à ses louanges, il semble que VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *ait daigné en faire rejaillir quelque chose sur moi, par une marque de bienveillance si flatteuse, qu'elle doit en même-temps compléter l'éloge de* FOUQUET *et récompenser son auteur.*

Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obeissant serviteur,

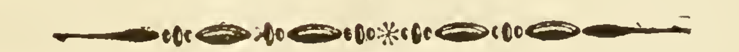
C. L. DUMAS.



ELOGE

DE

HENRI FOUQUET.



PARMI les hommes auxquels la reconnaissance décerne des éloges publics, les uns, jaloux de présenter à la postérité les titres imposans d'une renommée sans bornes, puisqu'ils en ont donné le spectacle pendant leur vie, établissent les fondemens solides de leur gloire sur des ouvrages immortels ; les autres, contens de laisser après eux le souvenir profond d'une vie honorable, parcequ'elle fut utile, méritent pour cela seul de perpétuer la mémoire de leurs noms dans la succession des siécles. L'hommage solennel accordé aux talens, aux lumières, au génie qui ne sont plus, est peut-être l'unique prix, la seule récompense dont les grands hommes soient véritablement flattés. Il excite leur ambition, il soutient leurs efforts,

il aggrandit leurs ressources; et si le respectable Collègue, à qui nous venons le rendre en ce moment, employa sans relâche une longue et laborieuse carrière aux progrès de son art et à l'utilité du genre humain, c'est que l'espérance d'obtenir les honneurs d'un Éloge funèbre ne cessa d'enflammer son cœur, d'être présent à sa pensée.

Mais combien il aurait senti cette noble émulation s'accroître, si prévoyant de qu'elle manière nous célébrerions un jour sa mémoire, il avait imaginé qu'un des Grands Dignitaires de l'Empire viendrait se ranger parmi ses concitoyens et ses admirateurs; qu'il écouterait ses louanges avec une bienveillance dont la faveur suffirait toute seule pour l'honorer, et qu'il mêlerait aux applaudissemens du public ceux d'un grand personnage, qui par un accord bien rare de la fortune et du génie, doit à la supériorité de son mérite, encore plus d'illustration, qu'à l'éclat de son rang. Puisse du moins la simplicité de nos hommages être ennoblie par la présence d'un Prince, homme de lettres et homme d'état, sur qui l'élévation de l'esprit unie à la majesté du caractère, a fixé pour jamais le respect de la nation, l'estime des étrangers et la confiance du Souverain ! (1)

En commençant de célébrer le Professeur illustre que

---

(1) Son Altesse Sérénissime le Prince Archi-Chancelier de l'Empire.

les Sciences et l'Humanité regrètent, je sens qu'il me sera difficile de proportionner l'étendue de mes éloges à celle de mes intentions et de mes vœux. Je voudrais que tous les malades dont il soulagea les maux, dont il calma les souffrances; que tous ceux qui trouvèrent auprès de lui des conseils efficaces pour adoucir la vie, ou pour écarter la mort; que toutes les familles au sein desquelles il porta la consolation et l'espoir; que tous les disciples qu'il instruisit dans l'art sublime et difficile de guérir; que toutes les personnes enfin qui ont connu ses travaux et profité de ses lumières pussent répondre en même-temps à ma faible voix et paraître subitement au milieu de cette assemblée. Averti par leur présence, vous me verriez bientôt substituer l'éloquence de leurs âmes à l'inutilité de mes discours. Prévenu par leurs témoignages, je ne chercherais ni à les surpasser, ni à les embellir. Certain de ne rien faire pour la gloire de Fouquet que l'interprétation fidèle de leurs pensées n'effaçat, je m'interdirais toute autre louange, dans la juste crainte de rester au-dessous, et quittant cette tribune où je dois faire entendre son éloge, j'irais me joindre à vous, Messieurs, pour applaudir seulement à la vérité de leurs récits.

Ce ne serait pas même le récit d'une histoire nouvelle, puisqu'il vous rapellerait un homme de qui vous fûtes tous ou les concitoyens, ou les collègues, ou les disciples, ou les amis. Chacun de vous a pu voir, contempler, ad-

mirer les choses que nous apprendrons de cet illustre médecin. La force de sa raison, la justesse de son discernement, la solidité de sa doctrine, l'ancienneté de son expérience, les grâces de son esprit, l'amabilité de ses manières et tant de qualités précieuses que ma bouche va louer, ont fait souvent la matière des louanges que vos cœurs reconnaissans se plaisaient à répéter. S'il était permis à quelqu'un des auditeurs affligés qui m'écoutent de prendre ici ma place, y aurait-il un seul de vous, Messieurs, qui ne voulut enrichir cet éloge funébre de quelques motifs puisés dans sa gratitude particulière, et qui dans la perte publique ayant à déplorer la sienne, ne vînt prêter à la cérémonie de ce jour un caractère majestueux, un intérêt touchant, auxquels la simple exposition d'une vie sans éclat, comme sans reproches, n'aurait pas besoin d'ajouter ?

Mais, quel lieu plus convenable à l'objet de cette intéressante cérémonie ? quel endroit plus propice aux secrettes inspirations de l'Orateur, que ce temple auguste, où la voix persuasive des grands hommes qui honorèrent la médecine et l'humanité dicta si long-temps les oracles de la science ; où celle de tant de Professeurs que nous avons entendus et qui faisaient l'ornement ou l'espérance de notre École s'est éteinte ; où les noms fameux de ces illustres morts réveillent le souvenir de ceux qui les ont portés ; où les murs couverts de leurs images, invitent à y chercher l'empreinte, à y démêler au moins quelques

traits du caractère et du génie qui les firent remarquer pendant leur vie ; où la sainte effigie d'Hippocrate, monument éternel de la bienveillance du Gouvernement à notre égard, nous représente le premier des médecins, le plus grand des hommes peut-être, et retrace si parfaitement à nos yeux le modèle, le maître dont il faut suivre l'exemple et les préceptes (1).

C'est devant la statue d'Hippocrate, qu'il était juste sans doute de prononcer l'Éloge de Fouquet. Mais, au lieu d'une statue muette et d'un bronze insensible, que n'est-il permis de reproduire en ce moment l'âme et l'esprit même d'Hippocrate, pour louer dignement le Ministre éclairé, l'interprête fidèle, le propagateur infatigable de sa doctrine! Ce serait à lui de mesurer la carrière que Fouquet parcourut avec gloire, d'estimer ce qu'il a fait en suivant ses traces et d'annoncer ce qu'il aurait pu faire sans être guidé par lui. Il vous dirait combien le génie de Fouquet eut de ressemblance ou de rapports avec le sien; il vous montrerait comment cette conformité d'esprit, le ramenant toujours à l'étude de la nature, l'aurait infailliblement conduit à deviner ses mystères les plus cachés, si le grand homme dont il aimait tant à méditer les ouvrages ne lui en avait auparavant dévoilé le

(1) L'An IX de la République (1801) le Gouvernement fit à l'École de mèdecine de Montpellier le don précieux d'une tête antique d'Hippocrate, qui est placée dans la salle ordinaire de ses actes.

secret ; il vous exposerait toutes les additions , tous les éclaircissemens , toutes les améliorations que ses propres pensées doivent à celles de Fouquet ; il vous rappellerait que ses écrits furent pleins de raison et de sagesse, que sa pratique fut heureuse et brillante , que son enseignement fut glorieux pour lui-même et profitable pour ses disciples ; il vous représenterait , ainsi que nous allons le faire , dans le même homme le mérite d'un écrivain distingué, le succès d'un praticien habile , le savoir d'un professeur excellent. Tel sera , Messieurs , le triple sujet de cet éloge , où je considérerai Fouquet, d'abord comme simple théoricien cherchant à fixer l'attention du public par ses écrits ; ensuite comme versé dans la pratique de la médecine et devenant utile à ce même public par ses conseils ; enfin comme livré au travail de l'enseignement et portant au loin la renommée d'un nom célèbre par ses leçons. Heureux si un tel hommage, remplissant toute la dignité de mon sujet, peut satisfaire à la reconnaissance publique et répondre à la juste attente de cette assemblée, qui par les témoignages de son empressement et de sa douleur nous donne la mesure de son estime pour Fouquet , justifie toutes nos louanges , et nous commande seulement de les rendre dignes de lui !

Les routes de la célébrité sont rarement celles où les vues de nos parens et les préjugés de notre éducation nous sollicitent d'entrer. La plupart des hommes ne cèdent à la noble ambition d'acquérir de la gloire, qu'après avoir détruit les impressions différentes qu'ils ont reçues de leurs pères, et ils sont presque toujours obligés de vaincre une foule d'obstacles qui se multiplient autour d'eux, avant de pouvoir satisfaire leurs penchans et suivre leurs destinées. Les conseils de l'expérience et les habitudes du premier âge ne semblaient point appeler Fouquet à être un jour si glorieusement placé parmi les Savans et les Médecins (1) Le hasard le fit naître dans une famille où

---

(1) Henri FOUQUET, professeur honoraire de l'École de médecine de Montpellier, ex-Professeur de clinique interne, ci-devant Professeur de l'Université de médecine, ancien Médecin en chef de l'hôpital militaire et de la citadelle de la même ville, Membre de la légion d'honneur, de l'Institut national de France, Membre de l'Académie de Padoue, du Collége royal des Médecins, et de l'Académie de médecine de Madrid, Correspondant de la Société médicale de la même ville, du Collége royal des Médecins de Stockholm, Membre de la Société libre des sciences et belles-lettres de Montpellier, des Sociétés des sciences et de Médecine de Lyon, Bordeaux, Toulouse, Marseille, etc. etc., nâquit à Montpellier le 31 juillet 1727, de Mr. François Fouquet, Conseiller du Roi, Trésorier des mortes payes, etc., et de Dlle. Suzanne Senard-Paquier. Son père occupa des emplois dans l'Administration des fermes et dans celle des tailles, à Nismes et à Montpellier ; il laissa en mourant quatre fils et cinq filles. François Fouquet, le premier de ses fils

ni les sciences, ni la Médecine n'avaient encore été cultivées. Son père n'eut jamais que l'instruction et la volonté nécessaires pour exercer dignement plusieurs emplois considérables de finance, dans lesquels il mérita l'estime et la confiance de ses chefs. Il allait être chargé de faire la révision et l'appurement des comptes de la Province du Languedoc, quand la mort vint le surprendre. Cette commission délicate, qui ne pouvait être confiée qu'à un homme incorruptible et éclairé, devint pour la famille de M. Fouquet un titre honorable, dont son fils conserva précieusement le souvenir. Il était bien naturel qu'il se glorifiât de descendre d'un père qui, en exerçant des emplois où l'on a coutume de mesurer tout sur l'intérêt, se fit une réputation d'intégrité d'autant plus flatteuse, que dans ce genre il est plus rare de l'obtenir, et sur-tout de la mériter.

Les dispositions de l'enfance, et les succès constans dont elle se voit couronnée, ne présagent pas toujours ce que les hommes doivent être. Mais elles se manifestèrent chez Fouquet avec tant de rapidité et de persévérance, que ses maîtres, témoins d'une suite de progrès, qui n'étaient point suspects, osérent dés-lors prédire son avancement futur. On

---

suivit la profession d'avocat à Paris, le second est Henri Fouquet notre Collègue, le troisième Antoine Fouquet, s'engagea dans les Gardes du Roi, et le quatrième Jacques-Prosper Fouquet, a exercé la médecine avec honneur dans une petite ville du Département du Gard.

le nommait l'oracle de sa classe : et si dans l'interprétation des orateurs ou des poëtes latins il se trouvait quelque passage difficile, contre lequel l'intelligence de ses jeunes condisciples venait échouer, on avait bientôt recours à lui pour l'expliquer, et la difficulté de l'épreuve ne servait ordinairement qu'à lui ménager un triomphe de plus.

Cependant les maîtres qui l'encourageaient ainsi par leurs suffrages n'étaient pas des hommes faciles à contenter. Il ne restera aucun scrupule sur ce point, lorsqu'on saura que les Jésuites furent ses premiers instituteurs. Le Collége de Montpellier, dans lequel il fit ses études, appartenait à cette société fameuse, qui entretint si long-temps le goût des sciences et des lettres, répandit de toutes parts l'instruction et les lumières, exerça l'empire de l'esprit jusques sur les régions lointaines où ses ressources étaient inconnues, et créa la foule de littérateurs, de savans et de grands hommes, dont les beaux siècles modernes peuvent se glorifier; cette société active, inquiète, ambitieuse, turbulente, qui, prétendant à tous les genres de célébrité, à tous les genres de savoir, à tous les genres de puissance, excita l'admiration des peuples et la défiance des gouvernemens par l'accord de ses moyens, la réunion de ses talens, l'étendue de ses desseins, le mérite de ses ouvrages, la simplicité de son régime, l'uniformité et la constance de sa politique.

L'inclination naturelle, le goût décidé que Fouquet ressentit pour la littérature ancienne dans ses jeunes années

promettait aux sciences un Savant qui aimerait à puiser dans les sources pures et fécondes de l'antiquité. Cet attachement réfléchi que la lecture des auteurs grecs et latins lui inspira, s'est continué dans l'étude de la Médecine, où il n'a cessé de suivre la méthode, et d'adopter la manière de nos premiers maîtres, qui sont aussi nos véritables modèles. Parmi les chefs-d'œuvre de l'ancienne éloquence, il admirait sur-tout les discours pompeux, les écrits philosophiques de Ciceron. Il les connaissait tous, les relisait sans cesse, les confiait à sa mémoire, les citait à chaque instant, et s'efforçait même lorsqu'il écrivait en latin d'imiter l'harmonie et la magnificence de leur style.

Quant aux poëtes de l'antiquité, où son imagination cherchait des délassemens et des plaisirs, il avait une singulière prédilection pour Lucrèce, dont le génie tourné comme le sien vers la contemplation de l'homme et de la nature a peint des objets qui devaient un jour particulièrement l'intéresser. Il goûtait aussi beaucoup la lecture de Virgile, de Juvénal, de Térence, de Martial et surtout de l'inimitable Horace, qui semble avoir pris le secret de son talent dans une connaissance approfondie du cœur humain.

En accordant une sorte de préférence aux ouvrages philosophiques et littéraires des anciens, Fouquet ne laissa point de cultiver avec empressement l'étude des modernes. Les écrivains et les poëtes français lui devinrent bientôt

familiers. Il voulut connaître leurs richesses, comparer leur génie, apprécier leurs services et recevoir d'eux les exemples et les leçons que leurs prédécesseurs n'avaient pu lui donner. Cependant son esprit entraîné par un penchant irrésistible revenait toujours à ceux qui, tels que Bossuet parmi les orateurs, Boileau parmi les poëtes, Montaigne parmi les philosophes, offraient le plus de rapports avec les grands hommes dont il s'était principalement nourri.

A travers les dispositions et les goûts de la jeunesse, on voit naître déjà le germe des principes et du caractère que Fouquet porta ensuite dans les sciences et dans la Médecine. Il dut effectivement à ses premières études cet amour de l'antique et du beau, cet attrait pour les pensées grandes et hardies, pour les méthodes sages et raisonnées, pour les systèmes de philosophie simples et modestes, qui furent les qualités dominantes de sa doctrine et de ses écrits. Il y contracta de bonne heure cette habitude de réfléchir, cette facilité de concevoir qui le rendirent aussi pénétrant, aussi clair dans ses méditations, qu'il était grave et sérieux dans ses manières. Le fruit d'une éducation dirigée comme la sienne, ne pouvait manquer de laisser au fond de son esprit les semences de ces qualités précieuses que l'étude des sciences physiques acheva de développer.

Après avoir terminé ses études de collége, Fouquet obligé de prendre un état, fut long-temps à se décider entre les professions diverses parmi lesquelles on le pressait de choisir. La flexibilité de son esprit, l'étendue de ses connaissances

lui permettaient d'embrasser indifféremment celle qui lui conviendrait le mieux, et il n'y en avait aucune qu'il ne fût capable de bien remplir. L'amour des lettres et le désir de l'instruction l'avaient déterminé pour la Médecine. Cette carrière semblait être la seule où ses travaux et son éducation pussent véritablement lui profiter. Mais il avait besoin de songer à sa fortune. La Médecine n'offrait pas des moyens prompts, faciles et surs de l'améliorer. Ses parens craignirent de l'engager dans une route épineuse qui conduit rarement aux richesses ou qui ne les promet du moins qu'au bout d'une vie longue et pénible. Ils le détournèrent d'un projet dans lesquel les autres avaient plus à gagner que lui-même; ils lui représentèrent les avantages du commerce, où l'utilité des autres ne passe qu'après la sienne propre. On exigea le sacrifice de ses affections les plus chères. La volonté de ses parens prévalut. Son attachement pour les belles-lettres fut sacrifié au respect qu'il avait pour sa famille. Les grandes espérances dont ses premiers succès étaient l'heureux présage ne lui parurent point aussi certaines que les chances moins brillantes du commerce; et lorsqu'il pouvait se flatter de devenir un homme célèbre, il consentit à n'être qu'un négociant riche : circonstance singulière que n'a point encore présenté, et que ne présentera peut-être jamais la vie d'un savant remarquable par un vrai mérite, et destiné à jouir d'une grande renommée. L'esprit de commerce si opposé à celui des sciences étouffe nécessairement le principe de ces inpira-

tions généreuses qui, dégagées de tout intérêt personnel, ne se proposent d'autre objet que l'agrandissement des lumières, d'autre récompense que les illusions de la gloire, d'autre fortune que les souvenirs de la postérité.

Les détails minutieux du commerce eurent bientôt dégoûté Fouquet de son nouvel état; il commença de douter qu'il pût y réussir, comme on le lui avait d'abord persuadé. Il découvrit des obstacles dont il n'avait pas tenu compte au premier aspect, et qui se manifestèrent à lui, dès qu'il eut fait de sang froid l'épreuve de ses moyens. Il pressentit que l'instruction et le savoir nuiraient à son avancement, loin de le favoriser dans une carrière où la science d'accumuler des richesses est la seule qu'on se fasse honneur de connaître et qu'on parraisse jaloux de perfectionner. En effet les négocians ne croyaient pas alors, comme ils le sentent aujourd'hui, que les sciences contribuent à éclairer et non à détruire le commerce; que les progrès des connaissances dans tous les genres sont pour lui une source de prospérités et non une cause d'appauvrissement; que le défaut d'instruction est le plus cruel ennemi des spéculations commerciales, même quand elles sont aidées par l'autorité et le pouvoir; qu'en un mot il ne peut exister, sur-tout pour une grande nation, de commerce vraiment étendu et vaste, qui ne demande à être soutenu par l'influence du savoir et des lumières.

Quoique Fouquet eut renoncé au dessein de se faire

négociant, il voulut encore, pour condescendre à la volonté de sa famille, tenter une des voies qui mènent rapidement à la fortune. Celle de la finance lui était ouverte par les protecteurs et les amis que son père y avait conservés. Mais il ne possédait aucune des dispositions nécessaires à un financier. Le génie des sciences qui veillait sur le sien empêcha qu'il ne se perdit une seconde fois. Les opérations financières s'accordaient aussi peu que les spéculations commerciales avec ses goûts et ses habitudes. Il ne resta pas long-temps attaché à sa nouvelle carrière ; il y était entré sans vocation, il en sortit sans regrets. Mais abandonné à lui-même, il demeura sans ressources et il fut obligé de chercher un appui, même aux dépens de sa liberté. On le vit alors, changeant de situation comme de projets, suivre à Paris, en qualité de secrétaire, une personne d'un très-haut rang, s'occuper de diplomatie, former des liaisons utiles avec plusieurs savans de la capitale, approfondir la littérature, cultiver les beaux-arts et finir par être secrétaire général d'une intendance (1).

Le séjour de Paris fut profitable à l'instruction de Fouquet, plutôt qu'utile à sa fortune. Il ambitionnait moins de se procurer une existence plus heureuse ou plus brillante, que de pouvoir en secret perfectionner son goût et cultiver

(1) Il fut Secrétaire-général de l'Intendance du Roussillon.

son esprit. Il donnait aux sciences, aux belles-lettres et aux arts tous les momens qu'il lui était permis de dérober à ses devoirs. Il conçut bientôt l'inclination la plus vive pour les études qui exigent de l'imagination et du sentiment. La Poësie l'occupa, les arts de la musique et du dessin l'occupèrent. Une aptitude singulière, une intelligence prompte, une mémoire facile, une imagination active le mettaient à même de les embrasser tous avec un égal succès. Il n'aurait pas manqué d'y acquérir autant de gloire que dans la médecine, si les circonstances n'avaient apporté aucun obstacle à ses dispositions.

Comme Poëte, il eut principalement réussi dans ces pièces de vers qui doivent renfermer en peu de mots, tantôt l'expression forte ou piquante d'une idée ingénieuse et fine, tantôt la peinture animée ou sombre d'un sentiment douloureux et profond. Il avait composé autrefois une courte élégie que je lui ai entendu réciter, sur la mort d'un enfant qu'il chérissait beaucoup. Le caractère touchant et mélancolique de sa poësie, dans cette composition, ne peut être comparé qu'aux accens plaintifs de Haller, déplorant la perte de Marianne.

Cependant Fouquet ne laissait pas de se disposer à l'étude des sciences, et même à celle de la Médecine. Il écoutait avec autant de fruit que d'assiduité les leçons du Collége royal et du Jardin des plantes, les seuls établissemens publics où les sciences naturelles et médicales fussent alors enseignées à Paris. Il fréquentait les hôpi-

taux, il recherchait la société des savans et il contractait avec eux une liaison fondée sur des goûts mutuels qui décidèrent de ses destinées. Bordeu commençait à faire un grand bruit dans le monde; il lut ses ouvrages; leur originalité le frappa, et dans la suite il les choisit pour modèles et pour guides. Obligé d'abandonner Paris, dont le climat lui était contraire, ses affections et ses projets le ramenèrent vers sa patrie, qui était aussi celle que la Médecine avait depuis long-temps adoptée.

Mais c'est en vain que nous voudrions résister à la force de nos penchans naturels; ils finissent toujours par nous vaincre, et les obstacles multipliés auxquels ils se montrent supérieurs ne font que prouver combien il est inutile de combattre leur puissance. La première inclination de Fouquet pour la médecine se réveilla; il crut devoir l'écouter et se rendre. Son âge, qui était alors de trente-deux ans, ne le détourna point de se livrer, quoiqu'un peu tard, à l'étude d'une science aussi vaste que celle-là. Il s'y présentait avec des connaissances étendues et variées dans tous les genres de littérature; il y apportait sur-tout une rectitude d'esprit, une maturité de jugement, une finesse de tact capables de le rassurer contre des craintes qui doivent seulement arrêter les hommes ordinaires. Il avait en sa faveur l'exemple de Boerhaave qui, passant de la Théologie à la Médecine, n'embrassa cette dernière qu'après sa vingt-huitième année, et qui n'en eut pas moins assez de temps pour renouveler à sa manière le

corps entier de la science, pour imprimer un caractère propre aux doctrines médicales de son siècle, pour former à lui seul toute une génération de médecins fameux, et pour faire éclater jusqu'aux extrémités du monde le bruit de sa renommée. Cette espèce de conformité que Fouquet aperçut entre Boerhaave et lui, ne fut peut-être pas tout-à-fait étrangère à la résolution qu'il prit d'étudier la Médecine, et elle eut vraisemblablement aussi quelque part aux succès qu'il y obtint; car dans les projets auxquels toute notre existence se lie, nous avons besoin d'avoir non-seulement des guides sûrs, propres à diriger nos efforts, mais encore des modèles imposans capables de les animer et de les soutenir.

Lorsqu'après des tentatives inutiles dans plusieurs états où il ne pouvait trouver un aliment convenable à son génie, Fouquet s'engagea dans l'étude de la Médecine, l'Université de Montpellier offrait l'assemblage le plus rare des plus habiles Médecins et des plus grands Maîtres de l'Europe. Fizes, entouré d'une confiance sans limites, qu'on n'osait refuser à la sagesse de ses conseils, aux prodiges de ses cures et à l'infaillibilité de ses pronostics. Sauvages imaginant pour classer les plantes et les maladies des méthodes nouvelles, qui lui méritèrent la double couronne de savant Médecin et d'excellent Botaniste. Lamure, toujours empressé de transmettre à ses nombreux élèves tout ce que ses recherches et ses méditations lui avaient appris, et de les instruire par la solidité de sa doctrine

en les captivant par les grâces de son élocution. Venel, plein des grandes vues avec lesquelles il préludait à la révolution des connaissances chimiques, et dont le langage nerveux joint à une logique puissante était si propre à commander la chute des anciennes erreurs et le triomphe des nouvelles idées. Le Roy mettant à profit une instruction étendue, profonde et variée, qu'il faisait servir aux progrès de la Médecine et aux succès de l'enseignement. Voilà quels furent les Professeurs illustres qui donnèrent d'abord à Fouquet des préceptes et des leçons.

Les maîtres eurent bientôt remarqué le disciple, et celui-ci en obtint ces distinctions particulières, ces encouragemens flatteurs que les grands hommes accordent à ceux chez lesquels ils pressentent qu'ils rencontreront un jour des égaux.

Quoiqu'il suivît exactement les cours publics de l'Université de Médecine, il s'instruisait encore davantage par la lecture des bons livres et par la fréquentation des hôpitaux. Les ouvrages d'Hippocrate, d'Arétée et de Galien fixèrent les premiers son attention ; il lut, approfondit, commenta leurs traités les plus difficiles. Mais il revint toujours à ceux d'Hippocrate, dont il ne cessa d'admirer le génie, de méditer la doctrine et de proclamer les bienfaits. Il conserva toute sa vie la même vénération pour cet homme si élevé au-dessus des autres hommes, et dès ce moment, il ambitionna le simple titre de Médecin *Hippocratique*, le seul que, dans sa vieillesse, il fût

vraiment orgueilleux de porter. A côté de ces ouvrages immortels il plaçait les écrits sages et profonds de Baillou, de Sydenham et de Bordeu. Le dernier, renouvelant à ses yeux le corps entier de la médecine, lui semblait destiné à la créer une seconde fois. Il était son guide, son conseil, son juge, son arbitre, et l'on aperçoit bien dans toutes ses productions, l'empreinte de l'ascendant réfléchi qu'il exerçait sur les mouvemens de son âme et sur les opinions de son esprit.

En se présentant aux examens pour obtenir le grade de bachelier en 1759, il composa une dissertation latine, dont le sujet, plein de difficultés, se lie avec les points fondamentaux de la doctrine que Bordeu venait tout récemment d'appliquer à l'économie animale. Il y traite de la nature, des forces et des maladies de la fibre. (1) Il y expose des idées qui sont devenues générales et vulgaires aujourd'hui, mais qu'on pouvait regarder alors comme neuves et hardies, concernant l'action, les propriétés, les forces vitales des organes et de leurs fibres. Il montre en quoi ces puissances de la vie, qu'il réduit à la sensibilité et à la mobilité, diffèrent de celles que les parties organisées doivent à la nature de leur substance et à celle de leur tissu ; distinctions essentielles, recommandables sans doute, mais qui n'avaient pas attendu pour se faire con-

---

(1) *De fibræ naturâ, viribus et morbis in corpore animali.* Monspel. 1759.

naître, que certains livres fussent remplis de leur minutieuse énumération.

Les travaux de Fouquet, pendant les premières années qui suivirent son doctorat, furent conduits de manière qu'ils pussent en même-temps ajouter à son instruction et tourner vers lui les regards du public. Il parut vouloir d'abord s'attacher uniquement aux parties de la science qui intéressaient le plus et qui fixaient le mieux sur elles l'attention générale. Il publia des ouvrages assez recommandables, assez neufs pour attirer une partie de cette attention que le mouvement régénérateur imprimé aux sciences semblait devoir entièrement occuper. Aussi pour connaître le mérite de Fouquet dans toute sa valeur, convient-il de le juger moins par ce qu'il a fait, que par ce qu'il était difficile de faire à l'époque où il se montra.

Le dix-huitième siècle commencé d'une manière si brillante, continuait de s'écouler avec la même splendeur. On touchait à une de ses époques les plus glorieuses. La science de l'homme en avait déjà retiré quelques améliorations, et l'idée qu'on avait eue de l'associer à d'autres sciences, en faisait espérer de plus considérables pour l'avenir. L'esprit philosophique, qui forme l'esprit dominant de ce siècle, auquel semble appartenir l'empire de la raison, était devenu celui des médecins. A l'obscurité de leur ancien jargon barbare et scolastique, ils avaient substitué la justesse d'un style clair et la pureté d'un langage poli. Ils ne représentaient plus comme autrefois une sorte de peuple isolé, sé-

paré du reste du monde, ayant ses habitudes, son maintien, ses allures, son idiome, et demeurant toujours étranger parmi les hommes qui ne pouvaient l'approcher ni l'entendre. Les fondemens des doctrines mécaniques, dont la médecine avait long-temps supporté l'alliage, se voyaient ébranlés. La physique générale, les mathématiques, la chimie, l'anatomie même reprenaient à son égard leur véritable place. Winslow portait dans l'étude de l'anatomie une sévérité, une précision jusqu'alors inconnues chez les anatomistes français. Haller élevait, à la physiologie, un des plus beaux monumens que l'esprit humain ait consacré aux progrès des sciences. Rouelle donnait à la chimie une de ces grandes impulsions que notre professeur Venel devait bientôt poursuivre, que Lavoisier a rendue si féconde, et dont Bertholet vient encore d'étendre les limites. Buffon prêtant à l'histoire naturelle tout l'éclat de son imagination, toute la majesté de son style, renfermait cette science dans un édifice superbe que son génie construisait et auquel l'esprit observateur de Linné préparait d'immenses matériaux. Sauvages essayait d'établir les bases d'un système nosologique et de comprendre toutes les maladies dans le cercle d'une classification précise et méthodique. Bordeu proclamait une doctrine modeste, ramenait toutes les parties de la médecine aux règles de l'observation, revendiquait les droits de l'organisme vivant, défendait les lois de l'économie animale, et intéressait tout le monde à sa cause par la tournure piquante de ses

idées et l'aimable abandon de son style. Une réunion étonnante de savans, de littérateurs et d'artistes travaillait à l'ouvrage immortel de l'Encyclopédie, et d'Alembert avait écrit cet admirable discours qui unit tant de justesse à tant de profondeur, et qui, par l'accord singulier des suffrages, repoussa victorieusement le trait malin d'une injuste satire.

Telle était la situation des sciences et de la médecine dans le temps où Fouquet vint se consacrer à leur culte. Tout se réunissait pour accélérer leur marche et pour favoriser leur avancement. De toute part le génie de l'homme faisait connaître sa puissance par de nouvelles créations ou d'utiles réformes. Toutes les bouches de la renommée célébraient ses conquêtes sur l'ignorance et les préjugés. Tous les rangs supérieurs étaient occupés, par des hommes supérieurs, et il ne restait guère d'autre ambition à concevoir que celle de les imiter.

Au milieu d'une révolution aussi grande, d'un mouvement aussi rapide, c'était beaucoup sans doute d'être jugé capable d'y concourir, et ce ne fut pas une gloire médiocre pour Fouquet d'avoir pu, dans les circonstances les plus brillantes du siècle le plus beau, fixer l'attention du public et produire quelques ouvrages qui fussent dignes d'être remarqués. Il s'agissait alors d'exécuter l'entreprise la plus vaste, la plus utile qu'on eût jamais formée. On se proposait de rassembler dans un dictionnaire le système entier des connaissances humaines, et d'y réunir sur le

même plan les découvertes des sciences, les inventions des arts, les principes de la littérature, les règles du langage, les maximes de la morale, celles de la politique et de la religion, l'analyse des facultés intellectuelles, l'histoire et la législation des peuples. Fouquet eut l'honneur d'être choisi pour coopérer à l'exécution de ce projet, et il fournit à l'Encyclopédie qui venait d'éclore, plusieurs articles excellens.

L'homme et les animaux placés au milieu d'une foule d'objets qui les environnent de tous côtés, peuvent sentir, appercevoir, juger et connaître leurs propriétés et leurs rapports. Quelle est cette puissance étonnante, chef-d'œuvre de la nature animée, par laquelle un seul être communique avec tous ceux qui existent; par laquelle, devenu le centre de la création, il se prête aux modifications successives que toutes les choses créées lui impriment; par laquelle ces choses, existant hors de lui, viennent se confondre avec sa propre existence, comme si elles fesaient partie de lui-même; par laquelle enfin les impressions des objets sensibles portées sur nos organes, y peignent leur fidèle image et représentent à nos sens le tableau mouvant de l'univers? Quels phénomènes singuliers dérivent de cette puissance? Quelles lois président à son action? Quelles circonstances déterminent, changent, modifient son exercice? Fouquet, dans un des articles de l'Encyclopédie qu'on a le plus cités, examine, développe, analyse toutes les conditions de la

faculté précieuse qui renferme les matériaux et la source de nos affections, de nos idées, de nos connaissances.

Cet article de la *Sensibilité* fut une occasion pour son auteur de proposer et de résoudre les problèmes les plus intéressans de la Physiologie et de la Médecine. On y distingue deux sortes d'actions propres aux parties sensibles des animaux. L'une est le sentiment que l'impression physique des objets extérieurs produit sur ces parties; l'autre est le mouvement qui succède aux impressions que les mêmes objets excitent. Ces deux actions sont liées entre elles par des lois générales qui constituent la vie et qui enchaînent l'un à l'autre tous les phénomènes de la sensibilité.

Fouquet jette ensuite un coup d'œil critique sur les opinions diverses qu'on s'est formées touchant la nature du principe sensitif et sur les expressions différentes avec lesquelles on a voulu le désigner. Ce principe est-il une substance spirituelle que l'on ne peut ni démontrer ni concevoir? N'est-il au contraire, qu'une forme adaptée à la substance matérielle de nos corps? Serait-il le simple résultat des harmonies qui règlent tous les mouvemens de l'univers? Faut-il assimiler cet être conservateur, à l'élément du feu, au principe de la chaleur, à celui de la flamme ou de la lumière, et à d'autres agens semblables créés moins pour conserver que pour détruire? Est-ce enfin l'âme pensante qui commande également aux organes et à l'intelligence, aux fonctions du corps et à celles de

l'esprit ? On se perd dans cette multitude de questions interminables qui, depuis qu'on les agite, sont demeurées toujours au même point d'incertitude et de doute ; mais à l'égard desquelles il était convenu d'ouvrir encore le champ de la dispute, lorsque Fouquet écrivit cet article de la *sensibilité*, remarquable d'ailleurs par la réserve et la sagesse philosophique de ses conclusions.

Dans la suite de cet article, toutes les circonstances relatives à la sensibilité et à ses différens modes sont examinées et définies. On y explique comment sous la masse de fluide muqueux où l'embryon est caché, les élémens nerveux qui le forment sont déjà capables de sentir, de se mouvoir, de se contracter. On y représente le corps du fétus renfermant l'appareil organique de la vie ou de la sensibilité, mais réduit à l'action des organes intérieurs qui opèrent la nutrition et l'accroissement. On y démontre la marche et le progrès des forces sensitives, qui après la naissance de l'enfant, se développent, s'étendent et se partagent entre plusieurs organes, dont les différences correspondent à la diversité de leurs sensations et de leurs fonctions.

Les effets singuliers que produisent sur cette faculté l'influence continuelle des âges, des sexes, des tempéramens, des habitudes, des maladies et celle non moins puissante de l'air, des miasmes, des astres, des climats, y sont estimés et suivis dans toutes leurs combinaisons. Enfin la doctrine de l'irritabilité, que le célèbre Haller

défendait, comme si elle lui fût propre, et que Fouquet appelle ingénieusement *une branche égarée de la sensibilité qui doit se réunir au tronc commun*, fournit le sujet d'une savante discussion dans laquelle la comparaison judicieuse des expériences faites contradictoirement sur les parties irritables et non-irritables, assigne des limites convenables à cette propriété, fixe la valeur réelle des prétentions de Haller, et donne la mesure exacte de ses découvertes à cet égard.

En rédigeant pour le Dictionnaire Encyclopédique l'article *Secrétion*, Fouquet éclaircit un des phénomènes les plus obscurs des êtres organisés. Il recherche par quelles conditions, par quelles lois des forces vitales, les différens fluides des animaux sont produits et séparés dans leurs organes respectifs. C'est une sorte de secrétion qui nourrit et renouvelle les corps vivans. Un mouvement fermentatif préside à cette fonction, et les parties solides paraissent y être soumises comme les humeurs. Cependant la secrétion, proprement dite, consiste dans l'action qui détermine le caractère spécifique de ces différentes humeurs et qui modifie leur composition à travers les organes secrétoires. La seule théorie dont Fouquet ose faire usage, pour expliquer le mécanisme des secrétions, est celle de Bordeu, qu'il analyse vers la fin de son travail, et sur laquelle il répand le jour d'une exposition concise et raisonnée.

La médecine pratique est redevable de ses plus grands prodiges à l'action des vésicatoires. Il n'y a point de médicamens qui égalent leur puissance et leur activité. Il n'y en a point qui soient capables d'effets plus rapides, plus décisifs, plus variés. Ils réveillent la sensibilité, ils raniment les forces, ils en procurent le développement, ils en changent la distribution, ils attirent les humeurs vers des lieux convenables, ils les détournent des organes où elles ne peuvent séjourner sans leur nuire, ils dissipent les mouvemens spasmodiques ou fluxionnaires, ils produisent enfin dans tout le corps ou dans ses parties, des révolutions si étranges qu'ils paraissent créer des ressources inattendues à la douleur et des pouvoirs indéfinis à la nature.

Cette matière importante exerça la plume de Fouquet. Le morceau de l'Encyclopédie, où ses vues médicales sur l'emploi et les effets des *vésicatoires* sont exposées, offre un complément de doctrine que personne n'avait encore présenté. Tous les phénomènes des vésicatoires peuvent être ramenés, selon lui, à deux puissances naturelles et générales, qui sont la chaleur et la douleur. Elles ont pour effets immédiats de déterminer la tendance des mouvemens et l'attraction des humeurs vers la partie qui en est le siége. Elles modèrent l'intensité de la maladie, elles en affaiblissent le foyer, parce qu'elles la distribuent et la répandent sur un plus grand système d'organes. Ces deux principes lui servent à enchaîner, à coordonner en

semble une multitude de faits, ainsi qu'à rendre compte des changemens déterminés dans la direction des forces vitales par toutes les causes irritantes, dont le vésicatoire est seulement une des plus actives.

Les auteurs de l'Encyclopédie s'étaient empressés d'accueillir les premiers essais d'un écrivain, qui n'avait eu besoin que d'une occasion favorable pour se distinguer. En les adoptant, ils y reconnaissaient un mérite réel que personne n'osa plus contester, et les éloges motivés qu'ils donnèrent aux articles de Fouquet, eurent bientôt entraîné le suffrage des savans. On ne peut lire avec réflexion ces écrits où la vérité des principes se joint à la force des pensées et la justesse du raisonnement à la gravité du style, sans adopter ce jugement que l'opinion générale de l'Europe a confirmé.

Il faut ranger dans la même classe et louer de la même manière, plusieurs dissertations composées par Fouquet et soutenues à l'Université de Médecine par des Élèves qui, se sentant incapables de rien produire eux-mêmes, voulurent du moins se rendre utiles en publiant les ouvrages d'un bon écrivain qui les choisissait pour être les soutiens de sa gloire, et non pas les dupes de sa cupidité. La dissertation sur le tissu muqueux (1) rédigée pour M. Abadie, explique d'une manière savante, l'origine, la composition, la structure, la distribution, l'accroissement, les propriétés, les usages, les

---

(1) *De corpore cribroso Hippocratis, seu de textu mucoso Bordevii, an.* 1774.

maladies de ce tissu faiblement organisé, dans lequel, les principaux phénomènes de l'exhalation, de l'absorption et de la nutrition, s'exécutent. Elle le dépeint comme une masse de substance rare, glutineuse, légère, perméable, qui divise les organes, embrasse leur tissu, accompagne leurs fibres, s'insinue partout et fait communiquer ensemble les régions du corps les plus éloignées. C'est une sorte d'atmosphère dilatable, compressible, capable d'extension et de resserrement, qui, comme l'atmosphère du globe terrestre, est sujette à des changemens, à des altérations, à des orages; matière fondamentale du corps des animaux, qui semble en être détachée, et qui, par son étendue et ses détours, exerce la plus grande influence sur toute l'économie; réceptacle commun des parties fluides ou solides volatilisées par la chaleur, dissoutes par l'action vitale, déposées par le jeu des vaisseaux: c'est un passage librement ouvert, une correspondance perpétuellement établie de l'extérieur à l'intérieur, de haut en bas, de l'un à l'autre côté.

Cette thèse contient le détail de plusieurs expériences ingénieuses, dont elle offre le premier exemple, et qui ont peut-être frayé la route à celles qu'on a tentées depuis avec des vues différentes. Il en résulte que l'air injecté sous la peau dans le tissu céllulaire d'un animal traverse toutes ses divisions et démontre sa perméabilité; que l'injection de l'eau tiède, en se répandant de même, imbibe les viscères, augmente la

secrétion des urines et se trouve bientôt repompée; que celle d'un fluide séreux, nutritif peut sustenter l'animal et lui servir de nourriture; que celle du blanc d'œuf pourri, mêlé avec la sérosité du sang corrompu, y porte un principe de putréfaction et détruit promptement la vie; enfin que cette introduction de l'air ou des fluides entre les muscles et la peau, détermine toujours la gêne de la respiration, la fréquence du pouls, l'état convulsif des muscles et le vomissement. D'après tout cela ne serait-ce pas injuste de refuser à Fouquet une grande habileté dans l'art et la méthode des expériences, et de lui reprocher, comme on l'a fait aux physiologistes de la même école, de les avoir trop négligées?

Dans une dissertation sur quelques maladies convulsives de l'œsophage (1), il a mis en évidence l'efficacité du mercure, administré de manière à exciter une salivation modérée dans le traitement de ces maladies contre lesquelles les autres moyens viennent tous échouer.

La connaissance et le traitement du diabète sont le sujet

---

(1) *De nonnullis morbis convulsivis œsophagi, an.* 1778. Il a distingué les affections nerveuses spasmodiques de l'œsophage d'avec celles qui dépendent de tumeurs lymphatiques ou scrofuleuses, de squirres ou d'ulcères, d'excroissances charnues ou de tubercules, et de toute autre cause qui occupe ce canal ou les parties situées près de lui. Il a esquissé le tableau de leurs signes, dont le principal, dans l'affection nerveuse spasmodique est le retour des alimens par la bouche avec une sorte de bruit particulier et une apparence de frémissement convulsif vers les cartilages du cou.

d'une autre dissertation qui parut en 1783, sous le nom de M. Dautane (1). On sait avec quelle activité cette maladie pénètre jusqu'aux derniers replis du corps, pour en dévorer la substance, et comme elle change tout-à-coup la combinaison de ses principes, soit pour les transformer en matière sucrée, soit pour convertir en fluide urinaire les élémens destinés à le nourrir. Une chose très-essentielle est de bien tracer la démarcation entre le vrai diabète et le diabète faux. L'état de dissolution et de consomption général dont le premier s'accompagne toujours, est le caractère auquel on doit s'attacher; et c'est en partant de là que l'auteur adopte pour cette maladie des causes et des méthodes de traitement aussi exactes, aussi judicieuses qu'elles pouvaient l'être, avant que la chimie moderne les eût éclairées de son flambeau. Lorsqu'on lit ces dissertations, où la plus belle latinité exprime les meilleurs préceptes, on croirait entendre un médecin du siècle d'Auguste, expliquant la doctrine d'Hippocrate.

Mais parmi les ouvrages de Fouquet, celui qui prouve le mieux toute la finesse de son esprit, toute l'originalité de ses conceptions, est le traité qu'il publia en 1767, avec le titre modeste d'*Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*. Quelles grandes, quelles sublimes pensées, l'observation du pouls fait naître! Des affections obscures qui cachent

---

(1) *Dissertatio medica de Diabete, an.* 1783.

dans la confusion des symptômes, leur siége et leur intensité ; des causes de maladies qui échappent à l'examen ordinaire des autres sens, et qui viennent se peindre sous les doigts exercés de l'observateur ; des lésions profondes qui amènent peu-à-peu l'irrégularité dans les mouvemens, le trouble dans la circulation, la mort dans les organes ; des efforts naturels qui précèdent les crises, et d'où naissent subitement l'agitation et le désordre parmi les actes de la vie ; les mouvemens critiques dont l'art du Médecin enseigne à prédire les approches, à diriger la marche, à mesurer l'espace, à deviner la terminaison ; le travail intérieur des organes affectés qui tendent à s'affranchir des principes d'altération que la maladie y a développés ; l'irritation ou la douleur, le spasme ou l'atonie, la force ou la faiblesse de certains systèmes, de certaines régions, de certains organes, tout ce qui modifie l'état actuel du corps, et tout ce qu'il éprouve dans son propre sein ; les affections de l'âme elle-même dont la puissance soumet tout le reste à leur empire ; le commerce intime du physique et due moral de l'homme ; le rapport mutuel des solides et des fluides ; la correspondance perpétuelle de l'extérieur avec l'intérieur ; tout s'annonce, tout se manifeste par une suite de différences appréciables dans le nombre, la force, les rapports, l'intervalle des pulsations artérielles.

Ces grands objets sur lesquels le génie d'Hippocrate s'est à peine exercé, et qui n'avaient point échappé à l'incon-

cevable fécondité de Galien, offraient encore aux écrivains modernes un champ tout-à-fait neuf à défricher. Comme ils n'avaient point été vus dans leur ensemble, ils n'avaient pu être compris dans une doctrine systématique et raisonnée. C'est au fond de l'Espagne, c'est chez une nation qui serait capable de fournir les plus beaux monumens à l'histoire des sciences et des arts, pourvu qu'on lui permît une fois de reprendre l'exercice de l'esprit, du caractère et du courage, qui valurent tant de gloire à ses ancêtres ; c'est chez un peuple, toujours digne d'occuper la place d'où l'habitude, l'indolence et les préjugés qui enchaînent son énergie l'ont fait descendre, que les observations et la doctrine du pouls ont pris naissance.

L'espagnol Solano, médecin observateur plutôt que médecin savant, fit dans le silence d'une vie consacrée à interroger religieusement la nature, les premières découvertes qui servirent de fondement à cette doctrine. Mais la manière obscure dont il en rendit compte ne pouvait les mettre sous leur véritable jour, et la science fut menacée d'en perdre tout le fruit. Le hasard en procura la connaissance à Nihell, médecin irlandais, qui, frappé de leur nouveauté et de leur importance, les sauva de l'oubli, en les publiant avec celles qu'il eut occasion de faire sur le même sujet. Bordeu suivit bientôt avec distinction les routes frayées par ces deux observateurs, et la doctrine du pouls négligée jusqu'alors, attira enfin les regards de l'Europe savante, lorsqu'un médecin français eût porté dans son exposition et

dans ses recherches la justesse, la clarté et le bon esprit qui caractérisent les écrivains de notre nation.

Mais, quoique l'ouvrage de Bordeu présente un système bien conçu de faits et de principes qui confirment ou qui étendent la science du pouls, il ne l'a cependant considéré que dans ses rapports avec les crises. Toutes les découvertes qu'il a faites ont pour objet de déterminer les différentes espèces de pouls critiques, de leur assigner des caractères distinctifs et de montrer les modifications que leur imprime l'organe par lequel l'évacuation critique doit se produire. Il n'y était pas question des pouls non critiques, dont l'état particulier dénote quel est dans une maladie l'organe spécialement affecté. C'est la matière importante du travail que Fouquet entreprit; c'est du moins la partie originale de son livre; c'est elle qui lui mérita l'honneur d'être mis au niveau de ses modèles, en achevant l'édifice que leurs mains habiles avaient si bien commencé.

Il découvrit les caractères variés du pouls qui expriment l'affection propre aux différens organes, et, les appliquant à la connaissance des maladies locales, il vint à bout d'acquérir une si grande délicatesse de tact, qu'il distinguait par leur secours une maladie des poumons d'avec une maladie de l'estomac ou des intestins, mieux et plus sûrement qu'on ne pourrait le faire par les signes communs.

Ces caractères sont fondés sur les changemens que subissent la configuration, le diamètre, le tissu de l'artère, et qui font éprouver au tact des impressions diverses,

comme si les parois artérielles étaient soulevées, applaties, resserrées, en formant ou des éminences et des ondes, ou des vides et des brisemens de la colonne de sang qui vient après s'être rompue frapper contre les doigts. Fouquet détermine ces caractères pour chaque espèce d'organe, il les compare à ceux du pouls de la santé, il indique leurs différences, leurs modifications accidentelles, leurs variétés et leurs combinaisons. Il parcourt la division générale des pouls organiques, il désigne les caractères particuliers à chacun, et il va même jusqu'à imaginer de les représenter aux yeux et de les rendre sensibles par des figures. Telles sont les choses utiles ou curieuses que notre collègue traita dans son écrit. Ses idées sont piquantes, ses vues sont nouvelles, ses conséquences sont bien déduites, ses descriptions respirent la simplicité : et quand on refuserait de croire à tous les oracles, à toutes les merveilles du pouls, il faudrait accorder son estime à celui qui se montre capable d'en tirer ainsi les meilleures leçons. Il instruit par ses recherches, il attache par ses promesses, il étonne par ses prédictions, il satisfait, il captive l'esprit, lors même que la froide raison s'en défie. Dans ses opinions les plus exagérées, les plus suspectes, on retrouve l'empreinte d'une imagination brillante ; et la difficulté de l'imiter ou de l'atteindre dans l'exercice d'un art qu'il a presque entièrement créé, prouve seule que les talens par lesquels il y excella furent ceux d'un grand homme.

La nouvelle doctrine du pouls s'éloignait trop de la

marche accoutumée et des méthodes vulgaires, pour ne pas exciter contre son auteur le zèle des médecins qui, se croyant intéressés à les défendre, proscrivent aveuglément tout ce que l'insipide routine n'a point encore sanctionné. On attaqua le mérite de son livre et la droiture de son cœur ; on contesta la vérité de ses découvertes ; on nia l'importance et la nouveauté de ses observations. On lui reprocha d'avoir fait le roman plutôt que l'histoire du pouls ; on l'accusa de vouloir introduire une science mystérieuse qui semblait tenir de la magie. On lui attribua le dessein de tromper le public, en l'abusant par de séduisans mensonges ; on le taxa de ne point ajouter foi lui-même aux choses qu'il avait écrites. On employa tour-à-tour le ridicule et le sarcasme. Il n'y eut que l'expérience dont personne ne s'avisa d'invoquer le témoignage, et ceux de ses détracteurs qui parurent les plus modérés imaginèrent du moins de le signaler comme un dangereux novateur. Fouquet répondit aux imputations calomnieuses de ses adversaires, en confirmant tous les jours les preuves de sa doctrine, en rassemblant de nouveaux faits pour l'établir, en multipliant les occasions de l'appliquer à la connaissance des maladies sur lesquelles il y avait le plus d'incertitude, et en étonnant ses ennemis eux-mêmes par des prédictions qui assuraient le triomphe de son talent. Il se contenta d'entraîner vers ses opinions chéries un petit nombre de médecins sages, qui ne se crurent pas dispensés de les connaître avant de les juger, et qui, de-

venus ses disciples, furent bientôt ses défenseurs et ses apologistes. Il se vit enfin dédommagé des persécutions et des haines que son mérite lui suscitait, par les suffrages flatteurs dont le public honora ses découvertes, et surtout par le bien inappréciable qui devait un jour en résulter.

Dans le cours de ses travaux littéraires, Fouquet ne songea pas seulement à étendre sa gloire, il s'occupa de concourir en même-temps à la célébrité des autres. Après avoir publié quelques écrits dignes d'obtenir les honneurs de la traduction, il ne dédaigna point de traduire aussi plusieurs ouvrages dont la France ignorait le mérite et l'utilité. Le désir de se perfectionner dans l'étude de la langue anglaise, de procurer une richesse de plus à la sienne et de montrer combien il estimait les écrivains d'une nation rivale, dirigea son choix vers deux productions intéressantes de l'Angleterre. En lisant l'ouvrage de Dimsdale, sur la méthode actuelle d'inoculer la pétite-vérole, il voulut rendre cette lecture profitable à sès compatriotes, et il traduisit le livre du médecin anglais, avec l'addition d'un travail considérable qui lui était propre. En étudiant les mémoires où Lind traite des fièvres et de la contagion comme un praticien consommé, il désira que sa patrie les connût, et une traduction de ces mémoires, qu'il enrichit de savantes notes, fut mise au jour.

Fouquet joignit à l'édition française de Dimsdale un discours préliminaire et une dissertation particulière sur

la petite-vérole, à l'usage des habitans de la campagne et du peuple dans les provinces méridionales. Mettre tout le monde en état de sentir à quel point la pratique de l'inoculation peut être avantageuse, tracer l'histoire de son introduction et de ses progrès dans Montpellier, prouver que cette méthode ne saurait nuire à l'extirpation universelle de la petite-vérole, et prémunir les esprits timides contre la crainte de ses retours chez les personnes inoculées voilà le but de son discours préliminaire, où l'inoculation se trouve défendue et justifiée par le simple tableau de ses bienfaits.

La dissertation placée à la suite de ce discours et avant l'ouvrage même de Dimsdale, contient les détails les plus intéressans et les plus utiles sur la marche successive des phénomènes de la petite-vérole, sur les variations infinies qu'elle présente par rapport aux âges, aux sexes, aux tempéramens, à la manière de vivre, aux climats et plus encore à la constitution épidémique qui s'associe avec elle en la frappant de son caractère. Les erreur du traitement et du régime, les causes des irrégularités nombreuses qu'on observe dans l'ordre, les périodes et la forme de l'éruption, les symptômes particuliers qui en font présager la bonne ou la mauvaise issue, les méthodes de traitement les plus sages et les mieux appropriées aux circonstances et aux espèces différentes de la maladie, tous ces objets et plusieurs autres d'une égale importance y sont examinés, discutés, éclaircis avec la supériorité que

donnent les vastes ressources de l'érudition et du savoir, unies aux lumières plus sûres de la pratique et de l'expérience.

Les notes ajoutées à la traduction des mémoires de Lind, développent ou rectifient, éclaircissent ou perfectionnent la meilleure doctrine pratique, touchant les fièvres et la contagion. Ce sont, ou des faits peu connus par lesquels il confirme les assertions de son auteur, ou des vues de pratique nouvelles qu'il a puisées dans son expérience, ou des règles particulières auxquelles il soumet l'administration de certains médicamens, ou des recherches historiques sur les maladies contagieuses qui ont été répandues chez différens peuples et sur la manière différente de les traiter. On retrouve dans tout ceci la même sagesse, le même talent, la même conformité avec la doctrine de nos grands maîtres. C'est toujours le même art de réunir les faits et de les comparer, d'appliquer à leur connaissance la réflexion et l'analyse, d'en tirer les conséquences les plus naturelles, et d'employer les observations des autres à constater les résultats des siennes (1).

---

(1) Dans le nombre de ces observations, il en est une que les historiens de la science devraient recueillir pour démontrer tout ce que l'on peut attendre d'une pratique fort simple, comme est celle d'exposer les jambes et les pieds à l'action de la vapeur de l'eau chaude, lorsqu'il s'agit de détruire les spasmes établis sur tout le corps et d'expulser les miasmes que la contagion lui a transmis. Elle appartient à M. Broussonet père ; ce professeur recommandable par l'intégrité de ses mœurs, la justesse de son

La société royale des sciences de Montpellier, qui le compta long-temps parmi ses membres, doit à Fouquet plusieurs travaux intéressans, où perce le bon esprit académique. Ce sont des mémoires et des rapports insérés dans ses recueils ou déposés dans ses archives. Un de ces écrits a pour objet de considérer la situation, le climat, le territoire de Montpellier, par rapport aux maladies qui y règnent le plus communément. Ce travail est la preuve des connaissances qu'il avait, soit en physique, soit en météorologie, et qui lui furent si utiles pour la rédaction d'une topographie médicale, dont l'exactitude mériterait d'être citée comme un modèle.

Dans un mémoire lu à cette société, le 18 août 1774, sur les bains de terre, appliqués à certaines espèces de phthisie, de scorbut et de quelques autres maladies chroniques, il a fait connaître le procédé de couvrir toute l'habitude du corps avec de la terre dans plusieurs affections rebelles. Il a développé les effets naturels de cette sorte de bains, la manière dont ils agissent, et les avantages qu'il a retirés lui-même d'une pratique usitée depuis long-temps dans le royaume de Grenade et dans quelques cantons de l'Andalousie. Il a eu l'honneur de traiter avec

---

esprit, et la bonté de son âme, qui, après s'être rendu long-temps utile à la médecine et à notre École par ses travaux, continua de les servir en leur donnant des fils qui devaient un jour égaler son mérite et même le surpasser.

réserve convenable ce sujet de thérapeutique spéciale, vers lequel les médecins français jusqu'alors n'avaient guère tourné leur attention.

Je viens de suivre Fouquet dans la plupart de ses ouvrages. J'ai tâché de saisir leur esprit, d'assigner leur caractère, de déterminer leur style, d'indiquer ceux avec lesquels ils semblent avoir le plus de conformité, et de montrer la marche ainsi que les intentions de leur auteur. On l'a vu s'attacher aux parties de la science qui pouvaient en même temps exciter l'intérêt des savans, et piquer la curiosité des gens du monde. On l'a vu s'opposer au goût dominant des hypothèses, combattre les doctrines vulgaires, défendre un système de physiologie et de médécine aussi lumineux qu'il était simple. On l'a vu reprendre chez les anciens des trésors qu'on affectait de mépriser, interpréter les écrits d'Hippocrate, commander l'observation religieuse de ses dogmes, se partager entre les opinions de ce grand homme et celles de Bordeu, accorder un assentiment trop universel, trop exclusif peut-être aux idées brillantes de son nouveau guide, mettre une espèce de gloire à travailler sur les mêmes sujets que lui, et développant toujours des pensées hardies, jaloux de parvenir aux résultats les plus utiles, éclairant ses spéculations par l'expérience, appliquer sans relâche tout ce qu'il sait, tout ce qu'il écrit, à la pratique d'un art, que nous lui verrons à présent illustrer par un autre genre de succès.

En parcourant l'histoire des hommes qui sont devenus célèbres, ou qui ont ambitionné de le devenir, on trouve dans le tableau de leurs agitations et de leurs tourmens plus de raison pour les plaindre, que de motifs pour les imiter. Le travail, l'inquiétude, les chagrins, les injustices, forment bien l'appanage inévitable de leur triste condition; mais les objets différens vers lesquels leur attention se tourne, n'attirent point également sur eux l'éclat et la prospérité. Ce sont les mêmes sacrifices qu'ils exigent de tous, les mêmes efforts qu'ils leur commandent, les mêmes devoirs qu'ils leur imposent; mais ils ne leur procurent ni la même satisfaction, ni les mêmes jouissances, ni les mêmes honneurs. La distribution des peines se fait entre eux d'une manière absolument égale; mais les avantages et les récompenses se distribuent avec tant d'inégalité, que c'est une chose ordinaire de voir la médiocrité triomphante et le mérite délaissé. Toutes les classes de la société se glorifient de leurs grands hommes, toutes s'efforcent d'en produire; mais il n'y a que certaines classes où les lumières, le talent, le génie même soient véritablement distingués. Il en est plusieurs, au contraire, dans lesquelles ces titres sacrés d'élévation et de gloire restent cachés aux yeux du monde qui les ignore; et la classe des médecins, par exemple, fut toujours renfermée, comme les vertus obscures, dans le modeste exercice de ses obligations pénibles et de ses fonctions salutaires.

Après avoir médité long-temps sur les vrais principes

de la médecine, Fouquet sentit que la partie la plus utile la plus noble de cette science devait être dans son exercice pratique, dirigé par le savoir et la réflexion. Il résolut d'y consacrer les connaissances qui lui avaient attiré déjà tant d'éloges comme écrivain. Jusqu'alors il croyait ne posséder que des talens accessoires à celui de praticien, dans lequel il voulait principalement exceller. Mais ses études conduites avec intelligence assuraient pour sa nouvelle carrière des ressources, qu'il n'aurait peut-être jamais imaginées sans leur secours. Le travail de l'esprit, l'exercice de la pensée, l'habitude d'écrire ne pouvaient éteindre chez lui le germe des qualités précieuses, auxquelles l'art de guérir doit toute la réussite de ses opérations. Il fallait en attendre plutôt cette finesse de tact, cette fécondité de moyens, ce degré d'attention et de patience nécessaires pour observer les maladies, pour saisir toutes leurs nuances, pour en combattre tous les élémens.

Ce sont, il est vrai, les avantages inestimables que Fouquet puisa dans les méditations de l'étude et le silence du cabinet ; il sut les appliquer à la pratique avec ce jugement, cette sagesse qui préviennent, dans l'usage même de l'érudition et de la science, les entreprises de l'orgueil et les écarts de la témérité.

L'approbation du public, la confiance des malades ne sont pas toujours dans l'exercice de la médecine les fruits de la célébrité des auteurs et du mérite de leurs écrits. Il y a des savans du premier ordre, des hommes d'un profond génie,

qu'on voit traîner long-temps une vie obscure et ignorée parmi leurs concitoyens injustes, qui méconnaissent l'importance de leurs travaux, et qui n'apercevant chez eux que des qualités louables, savent y trouver encore des motifs calomnieux pour les décrier.

Le médecin qui emploie son temps et ses facultés à répandre les lumières, à perfectionner la science, reste souvent privé de cette renommée populaire qui ménage à d'autres les préférences d'un certain monde et les faveurs de l'opinion. Le nombre et la variété de ses ouvrages, comme autant de témoins fâcheux, déposent contre lui-même. On avance, on affirme qu'il perd dans l'art de guérir, en proportion de ce qu'il gagne dans l'art d'écrire. On ne sait à quoi peut être bon tant d'esprit, d'habileté, de connaissances, de génie, dans une profession routinière où l'empressement, l'exactitude, les petits soins, la complaisance doivent suffire. On se persuade que pour atteindre le plus haut degré de la pratique médicale, il est inutile de savoir autre chose ; qu'un homme doit être grand praticien, quoiqu'il fasse preuve d'ignorance ou de sottise dans tout le reste ; et la supériorité des talens, qui partout ailleurs donne des droits à l'estime, devient ici un titre de proscription ou de défiance qui ne laisse quelquefois au médecin le plus savant d'autre perspective que l'oubli.

La pratique de la médecine fut pour Fouquet une source de peines, de dégoûts et d'inquiétudes. Il y éprouva dès son entrée les effets amers de la prévention et de l'injustice.

Comme il occupait un rang distingué parmi les écrivains célèbres, il eut beaucoup de difficultés à établir son mérite de praticien. Le nombre de ses détracteurs augmenta, lorsqu'il parut déterminé à courir cette carrière, où les traits de l'envie sont d'autant plus à craindre, que la noblesse et la générosité de leurs motifs ne sauraient les modérer. Le public qui se méle assez ordinairement de juger les médecins, de fixer leurs places, de bâtir leur réputation à son gré, n'eut aucune considération pour un médecin littérateur et savant. Les personnes intéressées profitèrent de cette disposition générale, et feignant de croire qu'il y avait incompatibilité entre la connaissance de l'art et son exercice, elles essayèrent d'inspirer la défiance à quiconque voudrait faire l'épreuve de son talent. Les étrangers qui n'avaient pas le même intérêt de le déprimer, se chargèrent de venger son injure, et plus d'une fois ils eurent lieu d'être surpris que l'opinion du peuple de Montpellier se trouvât si fort en contradiction avec le jugement de toute l'Europe.

Mais engagé dans une profession où les objets sont multipliés à l'infini et les questions difficiles à résoudre, où l'on décide de la santé, du bonheur et de la vie des hommes, où les omissions deviennent des fautes, et les erreurs des crimes, Fouquet s'imposa l'obligation de travailler sans dégoût comme sans relâche. Il consacra le jour à ses malades, la nuit à ses études. Il pensait que le médecin avait toujours besoin d'apprendre, et qu'il se rendait accusable

devant l'humanité toute entière s'il négligeait de s'éclairer. Il aurait pu ajouter que la science doit être sa morale, l'étude sa politique, la vérité sa religion. Car il y a peu de différence pour un médecin entre le défaut d'instruction et le défaut de probité. Il est également coupable envers les malades qu'il abuse ou par fourberie ou par ignorance ; et pour ceux qui sont frappés de mort, il n'importe guère que ce soit par l'erreur d'un médecin incapable qui s'est dispensé de tout apprendre, ou par l'imposture d'un charlatan effronté qui n'a jamais rien appris.

En s'adonant à la médecine, Fouquet prit d'autres goûts, d'autre occupations, d'autres habitudes. Attaché aux devoirs de sa profession, il voulut en suivre tous les détails ; et quoique jusqu'alors il se fut élevé à de plus grandes choses, il ne dédaigna point les travaux minutieux et pénibles de la pratique dont l'utilité méritait assurément la préférence.

Déméler le principe et la cause d'une maladie à travers la confusion et l'obscurité des symptômes ; connaître sa nature, ses formes, ses complications ; distinguer au premier coup d'œil tous ses caractères et toutes ses différences ; séparer d'elle au moyen d'une analyse prompte et délicate tout ce qui lui est étranger ; prévoir les événemens avantageux ou nuisibles qui doivent survenir pendant le cours de sa durée ; gouverner les mouvemens favorables que la nature suscite pour en opérer la solution ; estimer les forces de la vie et l'activité des organes ; augmenter ou diminuer

au besoin leur énergie ; déterminer avec précision quand il faut agir et quand il convient d'attendre ; se décider avec assurance entre plusieurs méthodes de traitement qui offrent toutes des inconvéniens et des avantages ; choisir celle dont l'application semble promettre plus de célérité, plus d'agrément, plus de certitude dans le succès ; profiter de l'expérience ; saisir les occasions ; combiner toutes les chances ; calculer tous les hasards ; se rendre maître des malades et de leurs affections ; soulager leurs peines ; calmer leurs inquiétudes ; deviner leurs besoins ; supporter leurs caprices ; ménager leur caractère et commander à leur volonté, non comme un tyran cruel qui règne sur des esclaves, mais comme un père tendre qui veille sur la destinée de ses enfans : tels sont, Messieurs, les soins et les devoirs que l'exercice de la médecine impose au praticien, et dont Fouquet pendant une très-longue vie remplit fidèlement toutes les conditions.

Il entrait avec de grands avantages dans la carrière de la pratique. La nature lui avait donné une partie des qualités necessaires pour y figurer d'une façon honorable et brillante. Il avait reçu les autres de l'éducation, du travail et de l'exemple.

Une taille élevée ; une physionomie grave ; un regard expressif ; une contenance imposante où se peignait la noblesse plutôt que la fierté du caractère ; le sourire d'une âme contente ; la démarche d'un esprit occupé ; l'attitude du commandement ; un air méditatif, mais affable ; des

manières sérieuses, mais faciles ; de la dignité sans contrainte ; de l'assurance sans pédantisme ; de la retenue sans défiance ; de la fermeté unie à la douceur ; de l'amabilité jointe à la force de tête qui imprime le respect et produit la soumission : voilà, Messieurs, à quels traits on pouvait reconnaître celui que chacun de vous se rappelle, et dont il semble que la nature en le formant ait voulu faire le type du médecin.

Tant de qualités, soit naturelles, soit acquises, rehaussaient le prix des connaissances qu'il devait à l'étude approfondie de son art, et qui seules le mettaient en droit d'aspirer aux plus grands succès. Déjà il est recherché par une classe intéressante de malades ; les pauvres s'empressent de l'appeler auprès d'eux, ils lui confient leur existence et leur santé ; bientôt les riches lui confieront celles de leur famille. Il accourt avec le même empressement à la voix de tous, il ne fait exception de personne, il n'écoute que le besoin d'être utile et de s'instruire. Il suffit qu'il observe des malades, et qu'il les soulage ; cette double satisfaction vaut pour lui toutes les jouissances de la renommée. Cependant il s'indigne de demeurer toujours au même point ; il a le sentiment de ses forces, il croit mériter la considération générale. Mais il ne compte plus l'obtenir de sa patrie, il s'en éloigne pour quelque temps, et va chercher à Marseille les dédommagemens et la confiance que ses concitoyens aveugles lui refusent.

Ce sont des maladies aiguës souvent bilieuses, quelquefois

inflammatoires et catarrhales, des affections de poitrine dont la marche est fort rapide, des fièvres intermittentes et rémittentes pernicieuses qui désolent principalement les belles contrées de la Provence. Fouquet observe, étudie leur caractère et leurs ravages sur les habitans de Marseille. Il communique de bonnes instructions aux médecins sur la méthode d'administrer, à très-hautes doses et à des intervalles très-courts, le quinquina dans le traitement des fièvres qui menacent de donner la mort à chaque accès. Il vérifie ses observations sur les pouls organiques, et plus d'une fois la justesse de ses prédictions étonne ceux qui en ressentent les effets. Cependant attiré toujours vers le foyer de la science médicale, il quitta bientôt une ville dans laquelle il laissait des admirateurs et des amis, pour regagner celle d'où la haine et l'envie de ses ennemis l'avaient écarté.

Fizes n'existait plus : Lamure, Le Roy, Chaptal, qui tenaient les premiers rangs à Montpellier, se partageaient l'empire de la pratique. Fouquet ne tarda point d'être admis à ce partage, et il fut jugé digne de se montrer leur émule. L'autorité despotique de Fizes avait introduit cette médecine turbulente qui veut tout faire, tout diriger, tout conduire; cette médecine qui, toute occupée d'agir sur des objets à la portée des sens et capables de les frapper, ne voit partout que des humeurs à combattre et des matières à chasser. Elle commandait aux médecins de marcher toujours avec cet appareil insipide d'ordonnances

et de médicamens qui portent des coups fâcheux aux malades sans atteindre les maladies. Elle les tenait encore asservis à ce système banal de purgations éternelles qui, répétées alternativement de l'un à l'autre jour, tourmentent leurs victimes autant par le dégoût de leur breuvage que par le supplice de leur action.

Le savoir et la bonne philosophie de Fouquet ne pouvaient s'accommoder d'une pratique tumultueuse, où régnait tant de confusion et de désordre. Il n'hésita pas de régler sa conduite sur des maximes tout-à-fait différentes. Il brava l'erreur, le préjugé, l'exemple ; et s'affranchissant des autorités dominantes, il abandonna la routine du temps. Il mit plus de simplicité dans ses méthodes, plus de réserve dans ses prétentions, plus d'espoir dans les opérations de la nature, moins de confiance dans les siennes ; et par une application savante et délicate des procédés même qu'elle emploie, il se forma des méthodes de traitement naturelles et fécondes, que les ressources des connaissances communes et de la médecine ordinaire ne lui auraient pas suggérées.

Les principes d'Hippocrate furent la règle de Fouquet dans l'exercice de son état. Il se livra d'abord au travail indispensable que ce fondateur de la médecine pratique a tant recommandé. Il examina soigneusement le climat de Montpellier, la situation de cette ville, les variations de l'air, la direction des vents, la température des saisons, les qualités du terrein, la nature des eaux et toutes les circonstances qui peuvent

influer sur la constitution et la santé de ses habitans. Dans cette vue il écrivit les recherches de topographie médicale que les Mémoires de la Société Royale des Sciences ont fait connaître par extrait, et que nous avons déjà placées au nombre de ses utiles productions.

Il voulut bien juger avant tout la nature et la marche des maladies auxquelles ses concitoyens étaient le plus exposés (1). Il remarqua l'influence de la constitution catarrhale sur les dartres et les maladies cutanées dont le nombre s'est considérablement accru, et sur les épidémies de petite-vérole qui ont toujours eu dans nos contrées un mauvais caractère. Enfin son attention pour le salut de ceux qui lui confiaient leur vie fut telle, qu'il tâcha de discerner les maladies particulières aux habitans des différens quartiers où ses malades l'appelaient. Il vit, par exemple, que les fièvres intermittentes et rémittentes bi-

---

(1) Celles qu'on a le plus souvent observées dans le climat de Montpellier et qu'il crut particulièrement devoir noter, sont les fièvres sinoques simples et sinoques putrides pendant toute l'année, les fièvres rémittentes bilieuses et intermittentes tierces pendant l'été et l'automne, la fièvre ardente ou le vrai *causus* d'Hippocrate dans les températures chaudes et humides, les affections catarrhales et muqueuses devenues plus fréquentes depuis les grandes vicissitudes de l'atmosphère et le règne prolongé des vents d'est et du sud, les fièvres érysipélateuses, les douleurs rhumatismales, les maux de gorge, les rhumes, les coqueluches, les fluxions de poitrine et les fausses péripneumonies.

lieuses se multipliaient dans la partie basse et enfoncée de la ville, tandis que les maladies de la gorge, les rhumes et les affections de poitrine dominaient dans la partie élevée. Il observa que la constitution actuelle de l'air plus australe, plus humide qu'elle ne l'était autrefois, avait rendu les phthisies et les hydropisies moins fréquentes, mais que l'apoplexie, l'asthme, l'hypocondriacie, et la goutte semblaient au contraire être plus communs. Il faisait remonter ce changement dans le système de nos maladies au désastre de Lisbonne, qui imprima, comme on sait, une secousse violente à une grande partie du globe. Les mouvemens de la révolution qui, à bien des égards, peuvent se comparer aux tremblemens de terre, ont produit l'augmentation et le retour des maladies du même genre. Le nombre des apoplectiques, des hypocondriaques, des goutteux, s'est constamment accru depuis nos dissensions civiles, et l'on pourrait dire que les fortes commotions politiques donnent à la constitution de nos corps le même ébranlement que ces grandes catastrophes du globle font éprouver à celle de notre atmosphère.

C'était une pratique générale autrefois, de traiter indistinctement toutes les maladies fébriles, comme si elles étaient liées à une affection des organes digestifs. On supposait toujours que la saburre, la bile, la pituite, la mucosité accumulées dans ces viscères entretenaient la fièvre, et qu'il ne s'agissait que de les expulser. L'émétique et les purgatifs fournissaient les seuls moyens dont la mé-

decine pût raisonnablement disposer contre elles. Il fallait consommer un nombre déterminé de ces remèdes pour opérer une guérison sûre, et l'on n'imaginait pas qu'il fût possible d'éteindre le principe d'une fièvre, sans évacuer les humeurs. La conduite de Fouquet dans la cure de ces maladies prouva non-seulement que plusieurs espèces de fièvres sont aggravées et rendues mortelles par l'usage des purgatifs, mais que dans celles même où l'état des premières voies semble les demander, la nature excite souvent des crises partielles qui coïncident avec les jours décréteurs et qui les terminent sans retour.

Il est un autre abus, celui des saignées copieuses, qui, depuis Serane le fils était plus manifeste, plus grave, plus fatal encore que l'emploi des purgatifs, auxquels les affections gastriques si communes de nos jours assuraient du moins quelques chances d'utilité. On versait, on prodiguait le sang de tous les malades, de tous les sexes, de tous les âges. Un petit nombre de médecins raisonnables cherchait à réprimer cette fureur sanguinaire. Fouquet se rangea parmi eux, et l'on cessa de croire avec autant de facilité à l'existence de la pléthore et au besoin de la saignée.

Cette louable réserve dans l'adoption des moyens curatifs le tenait inaccessible aux préjugés du vulgaire et aux influences des grands noms. Aussi eut-il l'avantage de perfectionner le traitement de plusieurs maladies, de corriger les vices de quelques méthodes anciennes, et de faciliter

l'introduction de celles que leur nouveauté représentait comme suspectes ou comme dangereuses.

Il simplifia la manière de traiter les fièvres malignes, en évitant de donner une grande quantité de boissons délayantes au commencement de la maladie, en bornant à certaines circonstances l'usage des acides minéraux, en distribuant à des époques et avec des proportions convenables les tempérans et les toniques. Il avait observé que les boissons aqueuses prises trop abondamment, outre le malaise, la pesanteur de tout le corps, les nausées, le délire et l'affection soporeuse, causent les tremblemens qui agitent les membres des malades vers les premiers jours d'une fièvre maligne.

Les premières idées justes qu'on ait eues sur le traitement des fièvres intermittentes et rémittentes pernicieuses ont été celles des médecins de Montpellier. Ils avaient presque devancé Torti dans la méthode de les combattre par l'administration prompte du quinquina, et l'ouvrage du médecin de Modène n'eut pas beaucoup de peine à compléter parmi eux une révolution déjà pressentie dans la thérapeutique spéciale de ces fièvres. Cependant il restait encore des erreurs à combattre, des préjugés à vaincre sur ce point essentiel de la pratique. Fouquet acheva de les détruire, et soutenue par son autorité, la nouvelle méthode, après cinquante ans de fluctuation, ne rencontra plus d'obstacle qui l'empêchât de se propager.

On attribue à Médicus la connaissance des propriétés singulières du quinquina contre toutes les maladies périodiques. En effet il a démontré qu'elles sont toutes susceptibles de céder à l'action du fébrifuge, malgré la différence de leurs caractères et de leurs causes. Mais avant qu'il eût exposé les preuves d'une idée aussi féconde Fouquet mettant à profit l'analogie, traitait comme une fièvre d'accès les affections diverses où la périodicité se trouvait bien établie. Il se guérit lui-même d'une ophthalmie inflammatoire qui était assujétie à des retours périodiques, en ne lui opposant d'autre remède que celui des fièvres intermittentes. L'université de Montpellier avait depuis long-temps entrevû cette application du quinquina au traitement des maladies périodiques, comme l'attestent plusieurs dissertations imprimées vers la fin du dix-septième siècle. Une question proposée en 1702 par François Chicoyneau, chancelier de l'université, a pour objet de déterminer si le quinquina convient dans les espèces de catalepsie qui reviennent périodiquement à des époques réglées, et l'auteur prononce l'affirmative. Il nous serait peut-être facile de rassembler assez de titres, pour revendiquer, en faveur de l'École de Montpellier, l'initiative de cette découverte et l'antériorité sur le médecin allemand.

Une pratique nouvelle dont Fouquet contribua le plus à répandre les secours dans sa patrie, est l'inoculation de la petite-vérole. Il ne se contenta point d'instruire les médecins ou les chirurgiens des villes et des villages, qui

ignoraient la meilleure méthode d'inoculer ; il voulut mettre lui-même ses préceptes en usage , et il devint le coopérateur de ceux qu'il avait si bien éclairés. Alors on vit les inoculations augmenter , et le pays où les dangers habituels de la petite-vérole rendaient cette pratique plus nécessaire craignit enfin de lui opposer plus long-temps une résistance funeste. La confiance extrême de Fouquet pour la méthode de l'inoculation a-t-elle été la cause de l'espèce d'éloignement et de prévention qu'il témoignait de nos jours contre l'emploi de la vaccine , dont les effets plus assurés , plus tranquilles , promettent de conserver en même temps la vie et la beauté ? N'aurait-il pas cédé plutôt à la disposition naturelle des vieillards , qui ne leur permet guères de regarder avec intérêt les choses dont l'avantage ne sera que pour un temps futur , auquel ils n'ont plus l'espoir d'appartenir ? Lorsqu'on lui demandait le motif de sa conduite à l'égard d'une découverte aussi importante : « C'est une jeune personne , disait-il , et me » voilà devenu si vieux , que ce n'est pas la peine de faire » connaissance avec elle » (1).

---

(1) Il prescrivait de combiner l'emploi des vésicatoires des scarifications , des ventouses , avec celui de l'opium et des sudorifiques , dans le cas où la matière varioleuse étant répercutée menace de frapper quelque viscère important. Il a été un des premiers qui aient bien observé la fièvre intermittente à la suite des petites-véroles , qui aient reconnu le danger de combattre cette fièvre , malgré son intermittence , par l'usage du quinquina , et qui aient pensé de substituer au fébrifuge les bains tièdes et les tempérans.

De toutes les situations où la fortune place le médecin observateur, la plus intéressante, la plus désirable est sans contredit celle qui l'appelant à soigner les malades d'un hôpital militaire, ne dirige ses ordres bienfaisans que sur des hommes élevés dans l'habitude d'obéir. La subordination et la discipline y applanissent les difficultés de sa pratique, les forces et la constance du soldat y assurent l'effet de ses remèdes, le spectacle attendrissant de ces êtres généreux qui ne lui demandent de ranimer en eux quelques restes de vie que pour les sacrifier à la patrie, y double le charme de ses moindres succès. L'avantage de servir l'hôpital militaire de Montpellier devait donc offrir à Fouquet une perspective heureuse et digne de son ambition. Ses vœux furent à la fin comblés, et il se vit successivement nommé médecin de cet hôpital et médecin de la citadelle pour les prisonniers d'état et pour les employés au compte du roi. Il en a rempli les fonctions depuis 1767 jusqu'à la suppression de ces établissemens : et lorsque par une nouvelle disposition le ministre de la guerre voulut confier à un médecin de son choix les salles des hôpitaux civils destinées au traitement des militaires, il fut encore choisi pour en faire le service.

L'hôpital royal et militaire de Montpellier avait une célébrité que l'approbation du gouvernement et la confiance des troupes justifiaient. Les garnisons nombreuses des provinces méridionales et de l'isle de Corse le remplissaient continuellement de leurs malades. On y traitait les affec-

tions vénériennes, le scorbut, les dartres, la gale, les écrouelles et toutes les maladies analogues, dont la guérison pouvait être heureusement favorisée par les ressources d'une médecine savante et les douceurs d'un climat tempéré. Fouquet y établit l'ordre le plus convenable pour recueillir de bonnes observations. Il voulut qu'on dressât chaque mois le tableau des maladies traitées dans l'hospice. Il décrivait lui-même celles dont le caractère et la marche l'avaient particulièrement frappé. On y joignait l'indication des remèdes employés, et l'on terminait ce précis historique en exposant l'effet des méthodes curatives, les suites de la maladie et les dégradations observées sur le cadavre, si le malade succombait.

Le ton noble et sévère qui accompagnait ses ordres, imprimait autour de lui ce respect mêlé de crainte que la vue d'un grand capitaine doit inspirer au soldat, et avec lequel il faut quelquefois aussi le conduire à la santé comme à la victoire. Il répandait parmi ses malades un esprit de confiance et de courage qui les disposait à tout souffrir, à tout exécuter, à tout faire pour répondre aux intentions de leur médecin. Cette espèce d'empire que l'ascendant de son mérite lui donnait, fut la source de tant de guérisons étonnantes qu'il opéra en essayant des méthodes ou des routes nouvelles.

Il avait soin d'approprier le traitement des maladies vénériennes à leur ancienneté, à leur violence, à leurs symptômes, à leur complication, à leur ténacité. Il pres-

crivait dans les cas difficiles des combinaisons bien efficaces du mercure avec les sudorifiques, l'opium, la ciguë et quelques autres poisons tirés des végétaux. Il osait, malgré les préventions contraires, mettre le sublimé corrosif au premier rang des remèdes les plus énergiques contre les affections scrofuleuses et vénériennes.

En le mêlant avec l'extrait de ciguë, il est parvenu à guérir les maladies de ce genre qui étaient les plus rebelles, les plus invétérées. La Société des Sciences de Montpellier est dépositaire d'un manuscrit où les nombreux succès obtenus par ce mélange ont été consignés. Il a constaté les bons effets de la douce-amère sur les douleurs vénériennes et rhumatismales opiniâtres, ainsi que sur les pustules et les éruptions cutanées vénériennes ou scorbutiques (1). Il combattait par l'usage du quinquina les symptômes inflammatoires que le principe vénérien avait excités. La méthode de Cottunnius était à peine connue en France, qu'il conseillait déjà dans les douleurs sciatiques très-vives d'appliquer le vésicatoire, ou le moxa, sur le trajet du nerf sciatique vers la tête du péroné, au lieu de brûler ce nerf à l'endroit même de sa sortie. Enfin rien n'échappait à sa pénétration; il ne trouvait

---

(1) Il faisait ajouter avec succès une petite quantité de poudre de cantharides aux pommades ordinaires pour dissiper les dartres écailleuses sur lesquelles les autres remèdes n'agissaient point.

point de difficultés qu'il ne surmontât, point de souffrances qu'il n'adoucît, point de maladie qui le rebutât, point de guérison qui lui parût impossible : et telle était son habilité, que s'il réussissait, l'honneur pouvait en être presque toujours attribué à son talent, et que s'il échouait, la faute devait en être le plus souvent imputée à la nature. Eh ! comment les plus merveilleuses cures n'auraient-elles pas couronné ses travaux, dans un lieu si propice, où les meilleures dispositions y faisaient concourir avec le génie du médecin les ministres par leur potection, les commissaires des guerres par leur fermeté, les administrateurs par leur surveillance, les chirurgiens par leur zèle, les pharmaciens par leur exactitude, les malades par leur docilité.

Les épidémies qui répandent de tous côtés la désolation et l'effroi, sont pour le médecin une occasion de déployer les ressources de son art et l'énergie de son courage. Les maladies ordinaires des pays que l'on habite, celles des hommes parmi lesquels on a coutume de vivre, celles du peuple qui se joignent aux tourmens de la misère, présentent le spectacle terrible d'une foule de victimes que l'on chérit et que l'on regrette. Mais du moins le fléau qui frappe les malades ne menace pas d'atteindre aussi les médecins ; ils ont à gémir sur les maux qui les environnent, sans avoir à craindre de les partager ; l'air qu'ils respirent ne fait point circuler autour d'eux les principes de ces maladies ; ils combattent des ennemis auxquels ils

sont presque toujours certains d'échapper, et ce n'est que dans les désastres épidémiques où les élémens de la vie ne cessent de leur transmettre la contagion et la mort. Fouquet donna les preuves de son intrépidité et de son talent contre plusieurs épidémies, en portant des secours aux contrées qu'elles affligeaient.

Pendant les années 1780 et 1781, une fièvre maligne, sous le nom de suette miliaire, effraya les habitans du Haut-Languedoc, moins par ses ravages que par son universalité. Fouquet fut chargé de parcourir les lieux où l'épidémie avait pénétré, et il concourut avec les médecins de Castelnaudary, de Carcassonne et de Toulouse à déterminer sa nature, à diriger son traitement, à suspendre ses progrès.

Lorsque dans nos dernières guerres avec l'Espagne on vit, en 1793 la fièvre des camps détruire une partie de l'armée des Pyrénées-Orientales, la ville de Montpellier y envoya des médecins, et toute l'armée, en commençant par ses chefs, profita de leurs conseils. Fouquet, malgré les approches de la vieillesse, qui lui commandait le repos, voulut être de la commission, et pour inspirer cette confiance salutaire dans laquelle les maladies générales trouvent souvent leur plus grand remède, il suffisait qu'il parût et qu'il consentît à se nommer.

Une maladie désastreuse ravageait la belle province de l'Andalousie. Le Gouvernement français chargea trois Professeurs de cette École d'aller secourir ses habitans;

Fouquet, sollicité de se mettre à leur tête, avait promis de se dévouer avec eux ; et s'il fut obligé de s'interdire un dévoûment aussi généreux, c'est que les forces de son âge ne répondaient plus à l'ardeur de son zèle.

La médecine pratique de Fouquet n'offrait point un système de principes uniforme, invariable et toujours le même, au milieu des variations perpétuelles de tout genre que les hommes malades subissent. Il savait le conformer non-seulement aux différentes espèces de maladies, mais encore à toutes les nuances de chaque espèce, et même à toutes les modifications de chaque maladie en particulier. Il combattait les affectious simples d'une maladie compliquée, à mesure qu'elles se présentaient. L'ordre de leur succession, le degré de leur importance, l'idée que sa prévoyance lui donnait de leur gravité décidait le choix de sa méthode curative et celui des remèdes capables d'en accomplir toutes les intentions. En général il ne s'attachait point à surmonter brusquement les maladies et à détruire leurs impressions d'un seul coup : il avait la prudence de les affaiblir par degrés, de les dissoudre peu à peu et de mettre un temps convenable à leur guérison. Il ne s'obstinait point contre les symptômes opiniâtres, qui bravant les remèdes croissent avec les obstacles insuffisans qu'on leur oppose. Il trouvait plus sage d'attaquer lentement les causes intérieures, les affections constitutionnelles, les habitudes invétérées qui en étaient la source. Il avait dans la nature cette sorte de confiance

que les lumières inspirent, et qui nous laissent d'autant moins la volonté d'agir, que nous possédons davantage le mérite de savoir. Il conseillait toujours les moyens les plus propres à favoriser l'action des puissances vitales et à maintenir le calme et l'harmonie dans leurs mouvemens. Il préférait le bien que l'on peut obtenir de la nature à celui qu'on pourrait attendre des médicamens, parce qu'il est plus décisif, plus durable et plus sûr. Enfin, sa médecine était celle d'un homme qui croit aux forces de la vie, au pouvoir de son action, à la réalité de ses efforts, à la multiplicité de ses ressources, et qui voulait devenir l'imitateur, l'interpréte, le ministre de la nature, au lieu de s'en faire le tyran, le maître, le législateur.

Cependant il franchissait les bornes de cette retenue prudente à l'égard des maladies chroniques, où la puissance de la médecine et l'activité du médecin sont absolument nécessaires. En effet les méthodes de traitement que nous employons contre ces maladies rebelles ne sauraient être ni trop énergiques, ni trop variées, ni trop fécondes. Elles exigent, pour être bien appliquées, une certaine étendue de savoir, d'érudition, de sagacité, d'esprit qui ne se rencontrent pas chez les hommes ordinaires. Aussi la réputation dans ce genre fut-elle toujours l'appanage du vrai mérite. La foule des médecins recherche le succès facile que les maladies aiguës semblent promettre; il y en a très-peu qui par leur instruction et leur génie soient au niveau des grandes difficultés que présente la

bonne manière de traiter les affections chroniques. Fouquet mérita cette gloire, il la partagea d'abord avec les premiers médecins de l'Europe ; il laissa bientôt derrière lui ses émules : il balança du moins la renommée des plus célèbres ; et de toutes les parties du monde, les malades qui en avaient consulté d'autres, s'empressèrent souvent de recourir à lui. C'était une récompense bien juste de ses études, de ses recherches et de ses cures. Il avait éclairé cette branche de la pratique médicale, il agrandissait chaque jour la sphère de ses moyens, il les tirait des choses où personne ne s'était avisé de les soupçonner encore, et pour lui créer de nouvelles ressources mettant à contribution toute la nature, il allait en puiser jusques dans les substances dangereuses que le vulgaire rejette avec horreur comme des poisons.

L'usage des plantes vénéneuses dont l'Allemagne profitait depuis long-temps n'avait pu être accueilli en France. Tandis que les poisons minéraux les plus actifs étaient journellement prodigués sans crainte, on n'osait toucher à ceux que le travail de la végétation adoucit et prépare dans le sein de la terre. Fouquet repoussa ces alarmes puériles, et de concert avec son ami le docteur Coulas, il examina l'effet des substances contre lesquelles les médecins de sa nation opposaient tant de terreur et de préjugés. Ils soumirent des animaux à l'action de ces diverses plantes, ils en firent l'épreuve sur eux-mêmes, ils la répétèrent sur une multitude de malades ; et depuis, Fouquet

ne cessa d'opérer avec lenr secours des prodiges qu'il devait en partie au talent et à l'habitude de les manier. Les propriétés médicinales de la douce-amère, de la ciguë, de la jusquiame blanche, de l'aconit, de l'atropa belladona, du phitolaca, du rhus radicans, furent scrupuleusement observées et fidèlement déterminées dans une longue suite de travaux. Son but était de trouver les règles auxquelles il fallait subordonner l'administration de ces remèdes. Il savait, par exemple, et il réglait sa pratique d'après cela, qu'ils produisent des effets singuliers, des phénomènes extraordinaires dans l'économie animale, et qu'il importe suivant les circonstances de les donner tantôt seuls, tantôt combinés plusieurs ensemble, tantôt mêlés avec d'autres médicamens.

Si jamais le médecin excita l'admiration et l'étonnement de ses semblables, s'il parût s'élever au-dessus des autres hommes par la puissance du génie, s'il eût jamais le droit de prétendre à ces honneurs divins que les peuples de l'antiquité lui décernèrent, c'est sans doute lorsque devançant la rapide succession des temps, il embrasse à la fois le passé, le présent, l'avenir; lorsque portant la vue de son esprit loin des choses qui ne sont plus, il pénètre librement celles qui ne sont point encore; lorsque maître de la nature, et perçant le voile impénétrable qui la dérobe aux yeux de tous les autres, il mesure ses forces, calcule ses opérations, et prescrit le terme où elles doivent nécessairement finir. L'art de prédire les événemens

d'une maladie d'après la connaissance anticipée de ce qui doit arriver pendant son cours, forme la partie la plus belle de la médecine pratique. C'est lui qui distingue le grand médecin d'avec le praticien médiocre, dont toute l'habileté consiste à placer au hasard le nom d'une maladie ou l'emploi d'une formule. C'est lui seul qui efface le reproche qu'on fait à la médecine d'être une science sans certitude et sans principes, parce qu'elle opère souvent sans avoir de succès. C'est lui qui assure au médecin la considération, la confiance, la tranquillité d'âme si nécessaires à ses pénibles fonctions. Tel est cet art admirable dont Fouquet résolut de faire sa principale étude, et dont il fut vers la fin de sa vie un des principaux maîtres.

On le remarquait à la certitude, je dirai presque, à l'infaillibilité de ses jugemens. On écoutait comme des oracles toutes ses prédictions. On recueillait avec le même soin les paroles de consolation ou les sentences de mort qu'il proférait. On attendait qu'il les eût prononcées pour espérer ou pour craindre, et l'on n'osait guère en appeler de ses décisions. En effet personne ne posséda le talent du pronostic à un plus haut degré. Les maladies n'avaient rien de si obscur que sa pénétration ne débrouillât, rien de si caché dans l'avenir que sa prescience n'aperçût, rien de si éloigné qu'elle ne rapprochât. Les affections même de l'âme n'étaient pas sûres de pouvoir se soustraire à la perspicacité de son esprit, qui fut souvent utile sans être jamais indiscrète. Ici, l'art d'interroger le pouls le

servait à merveille, et plus d'une fois, nouvel Érasistrate, surprenant les secrets de l'amour, il devina ce qui se passait dans l'imagination d'un jeune homme, ou dans le cœur d'une femme, aux battemens de leur pouls.

La tournure piquante de son esprit, la politesse de ses manières, les grâces de son langage, l'affabilité de son caractère ne faisaient qu'augmenter la confiance et le respect des malades, qui s'étonnaient de rencontrer dans un si parfait accord, le sérieux d'un médecin grave avec l'enjouement d'un homme aimable. Il portait auprès de tout le monde cet air doux, serein, prévenant, bien opposé au ton rude, brusque et chagrin par lequel, à force de se rendre impénétrable, on jette une espèce de voile sur la médiocrité. Fouquet toujours accessible, toujours affable, ne voulait point user des droits que ses nombreuses occupations lui auraient donnés, et mettant ses conseils à l'usage de tous, il ne retirait de sa grande réputation que le privilége malheureux d'être dans une continuelle dépendance.

Persuadé que le médecin se rend indigne de la considération réservée aux talens, s'il n'a des mœurs et de la probité, il fut honnête, intègre, juste, discret, fidèle à ses engagemens, incapable de nuire, exempt d'envie, supérieur à la vengeance : et quoiqu'on l'ait accusé de n'avoir pas toujours mis assez de désintéressement dans sa conduite comme praticien, il ne manqua du moins jamais ni à la délicatesse ni à l'honneur. Fort de son propre mérite, il

ne cherchait point à abaisser celui des autres, encore moins à l'obscurcir par des imputations calomnieuses. Il attendait que la confiance vint d'elle-même, et ne la jugeait flatteuse qu'à ce prix. Il n'employait aucun ressort blâmable pour se l'attirer, et malgré les inclinations naturelles de son caractère qui l'attachaient aux faveurs de la fortune comme aux distinctions de la gloire, on n'eut point à lui reprocher durant le cours de sa longue vie une seule de ces menées sourdes, de ces basses manœuvres qui ont conduit tant d'autres à la renommée, et que les médecins honêtes doivent, par une sorte de pudeur, se défendre même de révéler. La célébrité d'un praticien excellent à laquelle Fouquet s'éleva et dont il goûta bien toutes les jouissances, prouve qu'il n'avait besoin d'aucun secours étranger pour y parvenir ; et il ne suivit pas d'autre route quand il résolut d'ajouter à ce nom le titre brillant de professeur, sous lequel nous allons maintenant le considérer.

L'amour de la célébrité nous est si naturel, que rien ne peut modérer en nous le besoin d'y parvenir. Il n'est point d'obstacle si grand, que ce besoin impérieux ne nous fasse surmonter. Il décide nos goûts, il dirige nos actions, il gouverne nos penchans, il domine toutes nos volontés, et sa puissance à notre égard est telle, que nous lui sacrifions souvent la fortune, le plaisir, le repos et même le bonheur. C'est le désir bien louable de partager l'éclat d'une grande renommée, c'est la noble ambition d'acquérir de nouveaux titres pour une solide gloire, qui ouvrent à Fouquet la carrière difficile dans laquelle il va maintenant s'engager.

Quoique le médecin qui répand les bienfaits de son art et le professeur qui en propage les lumières servent également la science et l'humanité, et qu'ils aient les mêmes droits à la reconnaissance des hommes, cependant ils ont chacun des qualités si différentes, qu'on ne saurait confondre leurs services, ni les estimer au même prix. Le médecin trouve, dans le tableau sensible des maladies qu'il observe, le moyen de s'éclairer lui-même et de soulager ses malades. Il peut se livrer sans peine à l'exercice d'un travail que la vue permanente de son objet rend plus facile. Le professeur tire du fond de sa pensée une multitude de choses qui l'occupent à la fois et qui demandent les efforts les plus pénibles de l'esprit. Il faut qu'il exerce avec la même constance sa mémoire, sa réflexion, son jugement, son imagination et toutes ses facultés. Le premier agit d'après

ce que l'observation lui montre, il est toujours heureusement guidé par l'habitude et l'expérience ; il y a du moins quelques routes déjà frayées qui peuvent le conduire à ses fins ; il lui faut sur-tout de l'attention, de la sagesse, du discernement et de la patience. Le second ne remplit sa tâche qu'à force de méditations et de recherches ; il se forme un plan, il se crée des méthodes ; il présente avec ordre un système de connaissances suivi ; il est obligé de rapprocher, de comparer, de discuter ses idées et celles des autres ; il doit joindre à toutes les qualités nécessaires au médecin de la facilité, de la profondeur, de l'érudition et même du génie. L'un ne rend compte qu'à lui-même de ses réflexions et de ses idées, il n'est tenu d'en instruire personne, il n'attend pas qu'on s'empresse d'écouter ses paroles et de les recueillir. L'autre dévoile et communique sa pensée à tout le monde ; il puise dans les meilleures sources de l'instruction et du savoir pour en distribuer les richesses autour de lui ; il ne sait rien que ses élèves ne le sachent, il n'apprend rien qu'ils n'en soient aussitôt informés, il n'imagine rien qu'ils ne se l'approprient ; et cette obligation de leur tout découvrir n'a d'autre limite que celle de leur capacité. Celui-ci a souvent l'intérêt pour mobile ; ce sentiment si bas change la plus belle des fonctions en un vil métier moins propre à secourir l'humanité qu'à satisfaire l'avarice. Celui-là n'est animé que par le noble sentiment de la gloire, il remplit son cœur du seul genre d'ambition capable de l'honorer ; et s'il recherche

l'éclat d'un grand nom, s'il aspire à de grandes choses, on ne peut accuser la générosité de ses intentions, ni la pureté de ses motifs. Le médecin ne dirige qu'un seul malade avec les mêmes moyens, et toutes ses vues réunies sur le même objet ne risquent pas de s'affaiblir ou de s'altérer. Le professeur donne ses leçons à une foule d'élèves au même instant ; il faut qu'il mette dans ses discours assez d'intérêt pour exciter et soutenir leur attention sans les fatiguer ni les contraindre, qu'il s'accommode à l'intelligence particulière de chacun, qu'il les exerce tous en proportion de leurs forces, qu'il les pénètre de son esprit, qu'il les enflamme de son ardeur, qu'il imprime dans leurs jeunes âmes l'admiration, le respect, l'enthousiasme de la science.

Lorsque la mort eut enlevé le célèbre Fizes en 1766, l'université de médecine s'occupa de le remplacer suivant les formes ordinaires du concours. Fouquet se mit au nombre des médecins qui tentèrent le hasard d'un combat, où la puissance des uns, l'immoralité des autres laissaient malheureusement quelquefois plus à craindre de la cabale, qu'à espérer de la justice (1). Les sujets des préleçons qui devaient être le premier acte de la dispute furent assignés aux prétendans, et chacun subit à son tour cette épreuve, dans laquelle on vit constamment l'avantage fixé sur

(1) Ses concurrens furent MM. René, Cusson, Collet, Masson, Vigarous, Sabatier et Estève.

Fouquet par la supériorité de son talent. Il offrit de remettre ses préleçons entre les mains des juges, à mesure qu'il les produisait, de les soumettre sans addition ni changement à leur examen réfléchi et de les faire connaître ensuite à tout le monde par l'impression. Il défia ses compétiteurs de prendre le même engagement ; aucun d'eux n'accepta le défi, et les préleçons de Fouquet, comme celles de ses adversaires, sont restées inconnues.

Le concours souvent troublé par la mauvaise humeur, les chicanes imprévues, les propos injurieux de quelques concurrens, présentait une chance d'autant plns favorable, que le fameux Sauvages étant mort dans l'intervalle, sa chaire fut réunie à la même dispute, et vint doubler les espérances de chaque prétendant.

Mais tandis que cette nouvelle perspective excitait les aspirans à de nouveaux efforts, tandis que tous les juges se préparaient à donner la matière des questions pour terminer les épreuves, on reçut de la Cour l'ordre d'interrompre la dispute à raison des troubles qui ne cessaient de l'agiter; et l'on apprit que le Roi nommait aux deux places vacantes M. René et M. Gouan. Il semble que dans cette occasion l'autorité royale voulut tourner au profit de la science une partie du pouvoir arbitraire, puisqu'elle choisit, pour succéder au grand Sauvages, ce véritable ami de la sagesse et de la nature, qui, zélé défenseur et savant interprête de Linné, mêla si glorieusement l'histoire de sa vie avec celle de la botanique, et

qui demeuré seul au milieu de nos déplorables pertes, nous rappelle du moins la génération presque éteinte de nos anciens maîtres, et rassemble sur lui, comme sur le reste précieux d'une auguste famille, la masse d'affections et de respect, que nous lui vîmes long-temps partager avec eux.

Tel fut le sort de Fouquet dans la première dispute où il porta cette aptitude naturelle, ces dispositions favorables, sans lesquelles on ne surmontera jamais toutes les difficultés de l'enseignement. Dix années s'écoulèrent avant que l'occasion de les manifester une seconde fois n'arrivât. Elle vint enfin du côté d'où il aurait le moins désiré de l'obtenir. Ce fut la mort de son illustre ami Venel; ce fut la perte douloureuse de cet honorable professeur qui la fit renaître. Le nouveau concours eut lieu en 1776, et pendant la durée de cette lutte académique avec des antagonistes nombreux et redoutables, il montra qu'il était digne de la place à laquelle il osait depuis long-temps aspirer (1).

Quoique les concurrens ne fussent pas obligés de faire imprimer les préleçons par lesquelles ils commençaient leurs exercices, Fouquet ne craignit pas de se donner un plus grand nombre de juges, et elles reçurent la publicité de l'impression. Il y a mis encore plus de méthode, plus

(1) Il eut pour concurrens MM. Estève, Vigarous, Sabatier, Brun, Lamayran, Vrignaud et Guichard.

de clarté, plus d'élégance que dans ses autres productions écrites en latin. On voit ici que son but est d'instruire des jeunes gens, qu'il vise sur-tout à les convaincre, et que pour cela il s'efforce de joindre l'abondance du style à l'abondance des preuves.

On y trouve une suite de réflexions très-justes sur le degré de certitude qu'il faut accorder au système de la circulation soutenue par le célèbre Harvée. Les prétentions exagérées de l'anatomiste anglais y sont relevées, de même que les applications abusives ou trop générales des lois de l'hydraulique au mouvement des fluides dans les différens ordres de vaisseaux. Elles contiennent toutes des explications intéressantes et des éclaircissemens curieux, dont l'ensemble et les détails fairaient la matière d'un grand ouvrage.

Les douze questions proposées, suivant l'usage, pour être discutées avec tous les concurrens, le mirent à même d'éclaircir plusieurs points de doctrine physiologique et médicale. Il y complète la solution de plusieurs problèmes qui ont été l'objet de ses prélecons et auxquels il donne un nouveau développement.

A la fin du concours les juges pensèrent qu'il y avait entre quatre candidats assez d'égalité pour les présenter ensemble à la nomination du Roi. Dans le nombre des quatre, M. Vigarous, à qui la médecine et cette école doivent aussi de la reconnaissance et de l'estime, obtint la chaire que Fouquet avait mérité comme lui.

Cependant son inclination naturelle pour enseigner se fortifiait, en même temps que l'exercice développait sa facilité. Il fit des cours particuliers, où il n'y avait qu'un petit nombre d'élèves bien choisis qui eussent la permission de pénétrer. Il rédigea plusieurs leçons de physiologie qu'il destinait à cet usage, et il trouva enfin l'occasion de satisfaire son goût dans un enseignement public. En 1782, le Roi, par une commission spéciale, le chargea de remplacer MM. Imbert et Barthez, chanceliers de l'université, que d'autres places retenaient à Paris. Il enseigna pendant trois ans l'anatomie générale et physiologique avec un succès qui, lui faisant un nom parmi les professeurs célèbres, diminuait au moins le vide énorme que l'absence de l'auteur des nouveaux élémens de la science de l'homme avait laissé. Il tâcha de réunir dans ses leçons les faits d'anatomie avec les explications physiologiques et d'associer (qu'on nous permette d'imiter son langage,) au manuel de la dissection et aux démonstrations qui l'accompagnent, la connaissance analytique et réfléchie des différentes parties qui composent le corps humain.

Il n'était pas encore professeur, et déjà ses cheveux blanchis l'avertissaient de renoncer à une carrière qui lui avait coûté beaucoup de peines, et qui, dans un âge où les difficultés du travail augmentent, ne lui promettait que de bien courtes jouissances. Mais il ne peut s'imposer un aussi dur sacrifice. L'activité de son esprit repousse ces avertissemens de la vieillesse, et toutes les affections de

son âme le portent vers l'instant où il pourra consacrer à une science qu'il a tant étudiée les restes d'une ardeur qui va bientôt s'éteindre.

Le moment que ses vœux appellent depuis si long-temps est arrivée. La mort de M. Sabatier laisse dans l'université une place vacante. Le concours fut ouvert au commencement de 1790. Il s'ouvrit en même temps pour la chaire de M. de Grimaud, l'un de ces hommes rares qui au bout d'une courte carrière de trente-sept ans, partagée entre l'amour des sciences et l'exercice de la vertu, laissa des monumens de gloire faits pour honorer une très-longue vie ; professeur modeste autant qu'il était habile, attaché au bonheur des hommes plus étroitement qu'à ses propres intérêts ; maître sensible autant que laborieux dont le souvenir touche et remplit le cœur des disciples qui l'écoutèrent et sur-tout de ceux qui, comme moi, furent admis à ses plus intimes affections.

Fouquet âgé de soixante-cinq ans entra pour la troisième fois dans la lice des concours ; et vieux athlète, ainsi qu'il se plaisait à le dire, il ne craignit pas d'entreprendre une lutte sans gloire avec de jeunes antagonistes, que les forces et la vivacité de l'âge semblaient rendre plus propres à ce genre de combat. Il y eut beaucoup de prétendans ; et nous n'hésiterions pas d'assurer, si nous n'avions été du nombre, qu'ils avaient tous un mérite réel et que presque tous aujourd'hui se sont fait avantageusement

connaître (1). Les préleçons étant commencées, le Roi disposa de l'une des chaires en faveur de M. Fouquet. Son âge, son expérience, sa célébrité et par dessus tout son mérite déjà fixé interdirent les plaintes et les réclamations. L'université applaudit au choix de la cour ; la ville se félicita de voir à une place éminente un des hommes qu'elle estimait le plus ; il obtint l'approbation ou du moins le silence de ses concurrens eux-mêmes, et l'un d'eux qui devait avoir le droit de se plaindre qu'on fît tomber sur un autre la grâce à laquelle on l'avait obligé de renoncer, en témoigna de la satisfaction et même de la joie. C'est ainsi que par un effort louable cédant à l'empire d'une supériorité qu'il avouait, il eut le courage de sacrifier à la justice les plus légitimes ressentimens (2).

---

(1) Il commença le Concours avec MM. Lafabrie, Jaubert, Baumes, Lagarde, Crespin, Vigarous, Berthe, Dorthes, Goguet et moi.

(2) Lorsque M. Sabatier mourut je sortais à peine des écoles ; mais je m'étais annoncé par quelques succès qui attirèrent sur moi la bienveillance d'un homme puissant. M. de Barantin, garde des sceaux, me fit nommer à la place vacante. Le Roi avait signé mes provisions et il ne manquait plus que la formalité de l'installation à mon titre de professeur. L'université de médecine réclama vivement contre cette violation de ses droits quoiqu'elle

La carrière de Fouquet comme professeur a été de trop courte durée, pour fournir de longues pages à son his-

---

comptât même alors plusieurs membres qui avaient eu leurs places de la même manière. Le ministre effrayé de cette réclamation me proposa l'honneur d'un sacrifice volontaire. Je me joignis à ceux qui demandaient le concours, et venant y figurer moi-même, je pris l'engagement tacite de prouver par un honorable emploi de ma vie que je n'étais pas tout-à-fait indigne d'une faveur à laquelle la foule des exemples m'avaient permis d'aspirer. J'atteignais ma vingt-troisième année ; dix-sept ans se sont écoulés depuis cette époque, et je suis loin peut-être d'avoir encore justifié les motifs d'une protection qui me devint si fatale. Ayant vu passer quelques mois après la même grâce sur Fouquet, je m'empressai d'y applaudir avec tous mes concurrens, et telle fut la conduite généreuse des disciples envers un de leurs anciens maîtres que nos vœux se réunirent pour solliciter, contre nos propres intérêts, sa nomination à une place qu'il méritait si bien d'occuper.

Il restait encore une chaire au concours, et j'avais l'assurance de l'obtenir dans le cas où j'aurais été un des trois candidats que l'université de médecine était obligée de présenter au Roi. Mais on imagina pour m'écarter une seconde fois de substituer le droit de nomination à celui de simple présentation que les écoles avaient jusqu'alors exercé ; et au lieu de trois candidats que les statuts de l'université commandaient de choisir parmi les concurrens, on distingua seulement deux sujets qui furent désignés, l'un pour

toire. Elle se borne à deux cours publics, l'un sur les maladies vénériennes, l'autre sur la séméïotique, faits avant la suppression des universités; mais elle tire son principal éclat du cours de clinique interne, dont il fut le véritable fondateur après le rétablissement des écoles. Dans le cours des maladies vénériennes, il discutait avec une érudition à la fois élégante et profonde l'origine de cet horrible fléau qu'il faisait remonter à des époques bien éloignées de celle où l'on fixe communément sa première apparition; il développait la meilleure manière de traiter ces maladies sous les formes multipliées et diverses qu'on leur voit prendre. Il jugeait avec impartialité les méthodes et les remèdes qui peuvent les combattre, et il ne donnait

---

la chaire vacante, l'autre pour *un accessit.* J'eus l'honneur d'être le second et cette distinction singulière qui aurait dû m'assurer une des deux chaires mises à la dispute, ne me donna pas même les droits que j'aurais obtenus sur celle qui demeurait vacante, si dans les formes ordinaires des concours, j'eusse été porté seulement à la troisième place. En 1776, les juges de la avaient pensé qu'au lieu de trois candidats, il fallait en présenter quatre dont le mérite paraissait égal, et ils désignèrent MM. Vigarous, Fouquet, Sabatier et Brun. Une telle mesure eut été plus juste que la résolutîon contraire dans notre concours de 1790, qui entre cinq ou six concurrens à-peu-près égaux, permettait d'augmenter le nombre des présentations plutôt que de le restreindre.

la préférence à l'une d'elles qu'après avoir bien déterminé les cas où elle convenait le mieux. Le cours de séméïotique plus connu en France que ne le sont beaucoup d'ouvrages imprimés, s'est acquis une réputation étendue, à laquelle le besoin de livres élémentaires sur cette branche de la science médicale a dû nécessairement contribuer. Il reprit ensuite ce même cours à l'école de clinique où il le porta bientôt à un degré de perfection qui eut dans le temps une grande influence sur l'avancement des élèves.

Lorsqu'il fut question de rétablir les écoles de médecine en améliorant leur organisation, l'âge, l'expérience, le savoir et l'autorité d'un nom fameux appelèrent unanimement Fouquet à l'emploi difficile de professeur de clinique interne. Cette place le faisant présider à la naissance d'un enseignement nouveau, le poussait dans une carrière, qui allait donner plus d'étendue à sa gloire, plus d'éclat à ses talens. C'est là que chargé de l'introduction des élèves dans le sanctuaire de la *nature*, au milieu des maladies et des infirmités humaines qui devaient leur servir de leçons, il dirigeait l'inexpérience des uns, redressait les erreurs des autres, et parcourant avec eux l'hôpital consacré à l'observation des malades, loin de toutes les spéculations qui remplissent nos livres, seul auprès de ses disciples et de la nature, il développait les régles de la pratique et affermissait les bases de la science par l'application de ses principes.

Depuis que la bonne méthode d'étudier les sciences était connue, adoptée et suivie dans les écoles de médecine, on ne cessait d'y réclamer l'établissement de cette instruction expérimentale et pratique, qui donnée au lit des malades, pourrait à la rigueur suppléer les autres études, sans que les autres études puissent jamais la remplacer. Mais telle fut autrefois l'indifférence fatale des gouvernemens pour les choses les plus importantes, celles qui doivent le plus servir au bien de l'humanité, que les avantages de cet enseignement, souvent exprimés par les écoles, n'avaient point jusqu'alors été suffisamment sentis. L'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, l'Espagne même éclairées sur les véritables moyens de perfectionner la médecine pratique offraient à cet égard des exemples utiles, que la France aurait dû s'empresser d'imiter. Il fallut attendre que le bouleversement général d'une grande révolution, changeant les anciennes formes des écoles, y amenât de nouvelles institutions. L'enseignement de la clinique fut une des premières que l'on créa.

C'est au milieu des agitations politiques sous lesquelles les sciences étaient près de succomber; c'est à travers les ruines de leurs antiques monumens que le projet d'enseigner la médecine comme elle aurait toujours dû l'être fut exécuté. La France s'enrichit à son tour de cette avantageuse création. Bientôt l'École de Montpellier fit marcher ses cours de clinique avec le plus grand éclat

vers la plus grande utilité, et ce fut entièrement l'ouvrage de Fouquet.

Après avoir posé les fondemens de la plus belle partie de l'instruction médicale, il en traça lui-même le meilleur plan, sous le titre d'organisation intérieure de l'École de clinique interne. Ce plan fut une espèce de code dont il ne permettait pas de s'écarter, et pour lequel les professeurs estimables qui lui ont succédé continuent d'avoir la même vénération (1). Élevé aux fonctions qui s'accordaient le mieux avec la trempe de son esprit, pénétré de toute leur importance, il mesura l'immensité de ses devoirs et ne songea plus qu'à les bien remplir.

Mais qu'est-ce qu'un professeur de clinique, et quels sont les immenses devoirs de sa place? C'est un homme qui ayant embrassé toute l'étendue de la science, ayant épuisé toutes les combinaisons de la théorie, cherche parmi tant de connaissances péniblement acquises celles dont il est utile de faire immédiatement l'application à la pratique;

---

(1) M.rs Lafabrie et Victor Broussonet, professeurs de clinique interne qui, environnés de l'estime générale et de la confiance publique, occupent dignement une place que Fouquet a rendu bien difficile. Lorsque l'âge et les infirmités l'engagèrent à prendre du repos, on jeta les yeux sur moi pour le remplacer, et j'ai eu l'avantage d'exercer les mêmes fonctions que lui pendant l'espace de quatre années.

enseigne la meilleure manière de les employer à la détermination et au traitement des maladies ; les soumet toutes au tribunal de l'observation et de l'expérience ; instruit moins par le raisonnement que par les faits, moins par les préceptes que par les exemples, et tâche d'animer ou de mettre en œuvre les plus simples résultats de l'instruction. C'est le dépositaire de la partie la plus saine, la plus essentielle, la plus noble de la doctrine, qui doit veiller sur l'esprit de ses élèves, faire éclore chez eux le talent d'observer, leur représenter souvent ce qu'il y a d'obscur et de difficile dans les maladies, les former à l'art d'examiner et d'interroger les malades, les prémunir contre le double inconvénient de croire trop à la puissance des remèdes, ou de trop s'en défier ; leur apprendre à juger ce que la nature opère, ce que la médecine produit, ce que l'une et l'autre refusent, et les entretenir sans cesse des choses qu'ils ont vues, touchées, contemplées, vérifiées, comme les seules qui puissent utilement profiter à leur éducation pratique. Il doit être au milieu de ses élèves comme un père au milieu de ses enfans, jaloux de connaître leur capacité, exerçant leur tact et leur intelligence, prodiguant ses instructions à tous, maintenant l'ordre et la discipline parmi eux, faisant servir leurs études au bien des malades et le soin des malades à leurs progrès.

Ces obligations indispensables d'un professeur de clinique offrent le tableau de celles que Fouquet s'imposa et qu'il remplit avec une constante fidélité. Mais pour assurer

à ses disciples tout le fruit de l'enseignement, il exigeait que sa famille fût peu nombreuse, afin que la nature dont il voulait principalement suivre le travail ne fût troublée ni par la multitude ni par le bruit. Il leur confiait le traitement de quelques maladies, il les chargeait d'en rédiger l'histoire, il les admettait à des consultations où les avis de plusieurs étaient discutés, et de cette manière un élève passait graduellement par tous les exercices d'un praticien consommé.

Enfin, il établit des conférences entre les élèves qui, à certains jours, traitaient des questions de médecine pratique, sur lesquelles ils étaient tenus de s'attaquer et de se défendre mutuellement. Il donnait lui-même à ses leçons une tournure familière, une forme de conférence et d'entretien. Il jugeait, comme le philosophe Montaigne, qu'il aimait à citer, une telle méthode préférable pour communiquer ses idées, pour faire naître des reflexions, pour former les élèves au grand art de la parole, pour les armer contre toutes les difficultés de la science à force d'interroger et de répondre, de proposer et d'entendre, de faire des objections et d'en résoudre.

Le plan sage, la disposition favorable de l'école clinique étaient soutenus par le talent rare du professeur qui commandait autour de lui cet enthousiasme de l'esprit et du cœur si nécessaire à la recherche de la vérité. En le voyant présider à la direction de ses malades et à l'instruction de ses élèves, on était pénétré de ce respect singulier analogue

aux sentimens religieux qu'une science tranquille et mystérieuse inspire quand elle se montre sous les traits vénérables d'un vieillard plein d'ardeur. La clarté, la précision, la noblesse de son langage donnaient à ses discours une force, une puissance qui subjuguait les esprits, captivait l'attention et fécondait l'enseignement.

Il marqua sa carrière de professeur par deux ouvrages qu'il destinait spécialement aux élèves de la clinique. Dans l'un sous le titre simple d'observations, il trace l'histoire des maladies qui ont régné pendant l'espace de six mois, et il fournit un modèle de plus à ceux qui voudraient, à l'exemple de Sydénham, de Baillou, d'Huxham, de Stoll, donner encore de semblables tableaux (1). Dans l'autre sous les formes sévères d'un discours académique, il dépeint les qualités, les vertus, les obligations, les devoirs d'un professeur de clinique, et il finit par convaincre tout le monde qu'il ne pouvait mieux réussir à les peindre qu'en faisant lui-même son portrait (2).

La renommée et la confiance universelle couronnèrent tant de mérite et de succès. La gloire de ses travaux parcourut toute l'Europe, et il n'y eut aucune partie du monde où l'écrivain ne comptât des lecteurs, le médecin

---

(1) Observations sur la constitution des six premiers mois de l'an V, à Montpellier, an VI, *in*-8.°

(2) Discours sur la clinique, an 11, 1803 *in*-4.°

des malades, le professeur des élèves. Ce tribut d'une estime à laquelle les menées de l'intrigue ne peuvent concourir, porte un caractère d'autant plus flatteur, qu'il doit arriver pur et sans mélange en venant d'une source éloignée. Les médecins des nations étrangères s'empressaient de le voir, de l'entendre, de le consulter; ils écoutaient ses conseils, ils profitaient de ses leçons, et ils concevaient presque tous pour lui une admiration mêlée de reconnaissance qui devenait le sentiment de leur patrie, et qui donnait par-tout une idée plus grande ou plus juste de la médecine et des médecins.

Nommé vers la fin de sa vie correspondant de l'Institut national de France, et membre de la Légion d'honneur, il allait être désigné pour succéder à M. Barthez dans la place de médecin-consultant de S. M. l'Empereur, le grand Napoléon, lorsque la mort vint le frapper dans sa quatre-vingtième année. Cette dernière distinction aurait mis le comble aux vœux d'une ambition légitime; car enfin, l'honneur d'être distingué par l'homme de tous les siècles doit être la première gloire après celle de vivre, comme lui, dans la postérité.

Le modeste tribut que nous venons de payer à la mémoire d'un Professeur illustre dont notre École déplore la perte, ne ressemble point à une de ces vaines représentations, où l'orateur ayant à louer des hommes que la fortune et la renommée comblèrent de faveurs, les montre sous un appareil de pompe et de magnificence étranger à leur mérite et inutile pour leur gloire.

Je ne vous ai entretenu, Messieurs, ni de ces postes brillans, où l'on est presque toujours élevé par la faveur et la puissance plutôt que par la justice et l'équité ; ni de ces titres fastueux où l'orgueil satisfait recueille plus d'adulation que d'estime, plus d'hommages que d'affections ; ni de ces ouvrages vastes et profonds dans lesquels l'érudition et la doctrine annoncent des services rendus à la science bien plus qu'à l'humanité ; ni même de ces places éminentes qui arrachant le médecin aux habitudes journalières de la bienfaisance, l'engagent dans le tumulte des Cours et renferment dans le petit cercle du grand monde, le ministère secourable auquel tous les malheureux qui souffrent ont le même droit de prétendre.

L'éloge de notre vénérable Collègue ne s'est trouvé étroitement uni qu'à l'histoire de ses malades et de ses disciples. Sa vie se composa toute entière des fonctions qu'il remplit dans le double ministère de médecin et de professeur. Tous ses jours furent marqués par le bien qu'il fit aux hommes; toute son élévation s'est bornée à occuper dans l'estime publique une place honorable que le

respect de ses concitoyens, la confiance des étrangers, l'opinion de ses confrères et le suffrage des savans lui assignèrent. Tous ses titres furent liés à des actions utiles; tous ses ouvrages ont été profitables; et pour connaître ce qu'il fut, il suffisait de savoir ce qu'un médecin vraiment digne de ce nom doit être.

Mais en se vouant aux fonctions pénibles de ces deux états, choisit-il une route agréable et brillante, un chemin sûr et facile pour aller à la gloire? aspira-t-il à un poste fait pour exciter l'ambition de la fortune et des honneurs? Au contraire, de toutes les voies de la célébrité, il choisit la plus lente, la moins certaine, la plus bornée; de toutes les conditions de la vie, il embrassa la seule peut-être, où les travaux et les peines l'emportent presque toujours sur les dédommagemens et les jouissances.

Le guerrier, dont les exploits immortalisent la mémoire, trouve une multitude de bouches ouvertes pour les proclamer, et au milieu des hommages éclatans qu'on s'empresse de lui rendre, il se voit récompensé par ses triomphes dans la guerre, par son élévation dans la paix. Le magistrat que l'autorité suprême a désigné pour être le sage interprète des lois, le souverain dispensateur de la justice, occupe un rang où les honneurs viennent le chercher et d'où il peut monter aux places les plus importantes de l'État. Le jurisconsulte dont la voix éloquente défend l'honneur, la fortune, la vie des citoyens, exerce un emploi glorieux où la véritable gloire est insé-

parable du vrai mérite, où chacun obtient une estime proportionnée à son talent, où l'homme éclairé est toujous sûr de pouvoir mettre à profit ses lumières, de forcer les autres hommes à reconnaître la supériorité de son esprit, et de parvenir à la plus grande élévation sans avoir besoin de secours, indignes de lui-même. Le philosophe qui intéresse tout le monde par la grandeur des objets auxquels il attache ses pensées, et de qui les veilles laborieuses tendent à perfectionner la raison, exerce sur toutes les nations, sur tous les siècles un ascendant immense par ses écrits. Le littérateur, en cultivant le bel art de parler et d'écrire, acquiert les droits les plus certains qu'on puisse avoir aux applaudissemens des contemporains comme à l'admiration de la postérité; et soit qu'il entraîne ou qu'il étonne, par les traits animés de l'éloquence, soit qu'il séduise ou qu'il charme par les couleurs brillantes de la poésie, il captive les esprits, il enlève les suffrages par la triple puissance du génie, de l'imagination et de la parole. Le naturaliste, le mathématicien, l'astronome, le physicien, le chimiste trouvent des admirateurs et des juges, dans les hommes de tous les états qui peuvent cultiver leurs sciences, apprécier leurs découvertes et suivre leurs progrès. L'artiste sensible aux merveilles des arts, dont il se voit environné, jouit de ses propres ouvrages, entend le concert unanime de ses louanges et recueille le prix flatteur de l'admiration universelle.

Le médecin entouré de misères et de douleurs, est le seul qui ne vive que pour le soulagement de l'humanité, le seul qui ne retire de ses travaux ni distinctions, ni encouragemens, ni récompenses; le seul enfin qui jeté dans la foule, confondu avec le vulgaire, caché sous le voile d'une science difficile à pénétrer, séparé du reste des savans, réduit à une sorte de considération domestique, doive chercher au fond de sa conscience le témoin secret de ses œuvres, l'appréciateur invisible de ses talens. Les personnes aux yeux desquelles il découvre toutes les ressources de son art, toute la profondeur de ses lumières étant les unes intéressées à le juger mal, les autres incapables de le bien juger, ne se montrent presque jamais exemptes de préventions et de partialités envers lui. Le hasard qui préside aux succès, l'ignorance qui les mesure, le bel esprit qui les tourne en risée, la terreur qui les exagère, la reconnaissance qui les publie, l'ingratitude qui les tait, la jalousie qui les rabaisse, la rivalité qui les dispute, tout semble fait pour altérer la justice des opinions, pour obscurcir la vérité des jugemens, lorsqu'il s'agit de mettre un médecin à la place où, dans les autres professions, le mérite et le savoir l'auraient infailliblement élevé.

Je ne parle point de ces vieilles préventions, de ces ridicules préjugés que les cercles et les coteries répandent contre une science utile, de ces discours injurieux, de ces dérisions éternelles que les gens les plus frivoles se permettent contre les hommes les plus éclairés, et qui des premiers rangs de

la société, passant jusqu'aux dernières classes du peuple, ôtent à la médecine toute sa dignité, et privent le médecin de tous les égards réservés à nos moindres artistes.

Oui, Messieurs, voilà quelles destinées attendent ceux qui ont de grandes vertus, de grands talens, un grand génie, et qui, à ces avantages extraordinaires, joignent le mérite encore plus rare de les consacrer sans relâche à l'utilité de leurs semblables. Voilà comment la gloire et la fortune oubliant ces hommes généreux qui servent si bien le genre humain et la patrie, laissent à la postérité le soin de reconnaître leurs services. Nous célébrons les travaux, nous honorons le souvenir des médecins habiles, lorsqu'ils ont cessé de vivre; nous les plaçons au rang des êtres supérieurs qui furent aussi comme eux les bienfaiteurs de l'humanité. Alors seulement ils obtiennent le même tribut de vénération et d'estime; alors ils participent à l'éclat des mêmes triomphes, et les hommages empressés dont la reconnaissance publique les environne après leur mort, semblent attester l'injustice qu'ils ont endurée pendant leur vie. Mais c'est qu'alors il n'existe plus d'inégalité parmi les grands hommes; c'est qu'il n'y a plus entre eux de disproportion et de différences, si ce n'est celle du savoir et du génie. C'est que la renommée distribuant ses honneurs avec une sage mesure à tous les morts illustres, inscrit également sur les tables de l'immortalité les beaux noms d'Alexandre, d'Aristote, de Démosthène, d'Homère et d'Hippocrate.

Celui de Fouquet sera de même écrit en caractères hono-

rables dans le livre de la postérité : et lorsque nous avons tant de motifs pour regretter une perte dont la mort successive de trois autres collègues enlevés à cette école dans l'intervalle d'une année n'a pu nous distraire, puisse le souvenir des exemples qu'il donna pendant sa vie être une faible ressource à d'aussi grandes afflictions, puisse-t-il entretenir parmi nous une émulation louable et faire renaître d'âge en âge des successeurs qui lui ressemblent !

